

Lignes de crêtes

n°32

**Faire ensemble pour
vivre ensemble**

Déconstruire les stéréotypes et les préjugés

Autour du mot "ensemble" : vivre ? faire ?

Solidarité, un mot-valise ?

Construire la confiance chez les jeunes enseignants

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	36 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 40 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 40 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1500 €	80 €
1500-2000 €	120 €
+ de 2000 €	160 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
67 rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Prochain numéro

• Appartenance(s) et Engagement(s),

Couverture

Page 1 : Église de Sous-Parsat (Creuse)

photo : Suzanne Cahen

Page 4 : Montage Suzanne Cahen

Sommaire

Petites recettes du "faire ensemble"

pour "vivre ensemble" (Sidonie) p 3
Dialogue dans la ville (H. Couturier) p 4

Métier



Comment construire le vivre ensemble à l'école ?

(A.-C. Darnal) p 6
Une rencontre au cœur des vacances (J.) p 7
Déconstruire les stéréotypes... (M. C.) p 8
"Jouer" ensemble (G. Segal) p 11
Une République digne (C. Guilbaud) p 13
Rentrée 2016 (G. Fischer) p 14
Pépites de vivre ensemble (P. L.) p 16
Faire groupe en classe (É. Tartar Goddet) p 18



Église et Foi

Plaidoyer pour ma paroisse (J.-L. Gourdain) p 20
Les servants d'autel (Y. Chalvet de Récy) p 22
Autour du mot "ensemble"... (F. Delenclos) p 24
Des rencontres pour la Paix (J. Xhaard-Bourdaï) .. p 26
Qu'il est bon, pour des frères (Psaume 133) p 27



Société

Jardins partagés (S. Cahen) p 28
Changer de regard (M. Bourguignon) p 30
Communauté d'agglomération (M.-I. Silicani) p 32
Solidarité, un mot-valise ? (M.-C. Blais)..... p 34



Relecture Biblique

"Le Christ est-il divisé ?" (J.-L. Gourdain) p 36



Et ailleurs ?

Construire la confiance (C. Suplido) p 38
L'attention aux pauvres (P. Molinier, S. Cahen) p 40
Marseille et la Méditerranée (B. Petit) p 41
Identité et vivre-ensemble (C. Le Coz) p 42



Vie culturelle

"Vivre ensemble" aujourd'hui et demain (I. Tellier) p 43
Livres p 44

Vie de l'association



Appel à vivre l'Évangile (M. Lesquoy) p 46
Rencontre Nationale 2017 p 46
Rencontre d'animation octobre 2016 p 47
CdEP partenaire des Semaines Sociales p 47
Le corps et l'École (C. K.) p 48



Iconographie

La guérison du paralytique par Jésus (S. Ceruti) p 50



Site de CdEP : www.cddep-asso.org

Petites recettes du “faire ensemble” pour “vivre ensemble”

1. L'ethnocentrisme tu balaieras.

Quand les «chez nous on fait comme ci / on ne fait pas ça / on s'habille...» deviennent des injonctions, des prescriptions, ou pire, des jugements de valeur sur ce que font les autres... zou, du balai !

2. La curiosité tu encourageras !

Car elle donne envie de regarder, d'aller voir, de s'informer, sur ce qui se fait ailleurs, ce que / comment vivent les autres... Regarde ce qui se cuisine “à côté”. Mieux : goûtes-y !

3. Les "faitouts" tu éviteras.

«C'est moi qui fais tout / lui qui fait tout» ; au contraire, il faut veiller à ce que chacun-e mette la main à la pâte : du simple commis au grand "chef", tout le monde est important dans une cuisine ! (on dit une “brigade”). Dans un orchestre, du 1^{er} violon au triangle, chacun a sa partition pour que la symphonie soit belle, et complète...

4. Des liens personnels tu tisseras.

Quand on connaît les personnes, les idées toutes faites changent, les a priori et préjugés disparaissent... Ton voisin, et même ton lointain, fais-en peu à peu ton prochain.

5. La discussion franche tu ne craindras pas.

Pas question de tout lisser, de gommer les différences, de taire les désaccords : chacun doit pouvoir affirmer librement son point de vue, ses idées, ses valeurs, et être écouté. Le débat est une obligation ; le consensus... un horizon !

6. "Cultiver notre jardin" tu recommanderas.

C'est la formule qui clôt Candide : Voltaire recommande à chacun de «s'engager» (sans prescrire dans quoi ni comment, d'ailleurs). Plutôt que le repli sur soi, l'individualisme, le j'm'enfoutisme, promeus l'engagement, éduque à l'action, même à un tout petit niveau, et dès le plus jeune âge...

7. De l'autre tu apprendras, ou de "paires de lunettes" tu changeras !

Sois un peu modeste ! Il y a toujours quelque chose à retirer d'une rencontre, d'un événement ; ne serait-ce que te “dé-centrer” un peu et d'essayer de te mettre à la place de l'autre...

8. La boussole tu ne détiendras pas.

Si tu pars avec déjà une idée toute faite de ce que tu veux faire, obtenir, réaliser, où sera le “faire ensemble” ? Autant que faire se peut, laisse le groupe décider de la direction... et des moyens !

9. Des risques tu prendras.

Hé oui, ce ne sera pas forcément rose ni facile tous les jours, de “faire ensemble” ! Mais le seul moyen d'être à 100 % d'accord avec tout... c'est d'être tout seul !

10. La récolte tu partageras.

Si tu veux que le faire-ensemble perdure, il faut que tous puissent en retirer du positif ; du radis au potiron, chacun doit pouvoir “déguster” et apprécier quelque chose... et l'exprimer !

Sidonie
Blogueuse sur le site CdEP



Dialogue dans la ville

Quand nous avons demandé, fin juin, au secrétaire de l'ACRIP, Henri Couturier, de nous parler, pour *Lignes de Crêtes*, de cette association rouennaise de dialogue interreligieux, c'était simplement parce que nous y voyions un bel exemple de "faire ensemble pour vivre ensemble", selon la thématique choisie pour ce numéro.

L'assassinat du père Jacques Hamel dans son église, pendant la messe, à Saint-Étienne-du-Rouvray, dans la banlieue rouennaise, le 26 juillet dernier, confère une actualité aiguë à son témoignage. Nous sommes en effet convaincus que la seule manière de résister à de tels actes d'une barbarie insensée est de refuser l'engrenage de la violence, et de "parier sur la confiance et vivre le dialogue".

Voir aussi l'initiative du groupe PAS d'Angers, décrite page 26.

Le comité de rédaction

À Rouen, c'est la rencontre d'un baha'i et d'un catholique qui est à l'origine de cette association de dialogue interreligieux. En mars 1986, l'Instance Mondiale des Baha'is avait diffusé vers les chefs religieux et politiques du monde entier une "Promesse de la Paix Mondiale".

En octobre 1986, le Pape Jean-Paul II invitait les chefs religieux du monde à une rencontre de prière pour la paix à Assise, en Italie, un événement qui a rencontré un puissant écho. Aussi lorsqu'au niveau local, en 1987, M. Shoggi-Riaz Rouhani – qui avait diffusé localement l'appel des Baha'is – rencontra M. Jean Morisot, catholique et président du Centre Rouennais de Documentation pour la Paix, persuadés tous deux d'être dans la même recherche de paix, et unis par une amitié profonde, ils devinrent les promoteurs de cette rencontre interreligieuse, dans la droite ligne de l'appel des Baha'is et en écho au rassemblement d'Assise.

Tout a commencé par une grande réunion de prière des religions à la salle Sainte Croix des Pelletiers, qui a avivé le désir de créer un lieu de rencontres ; un solide travail a été alors mené pour rédiger des statuts, consti-

tuer un bureau et l'ACRIP est née en mai 1987, ACRIP, Association Culturelle Religieuse Intercommunautaire pour la Paix.

En ce monde d'ignorances, de soupçons, de méfiance et de conflits, il fallait parier sur la confiance et vivre le dialogue. Se rencontrer, se parler, se connaître

chacun dans nos histoires, nos approches de Dieu, nos pratiques, c'est un chemin de découvertes et de fraternité.

L'ACRIP de Rouen a réuni régulièrement, deux à trois fois par an, une trentaine de personnes. Nous avons lié amitié, nous avons appris à nous connaître autour de



Photo Fazland



thèmes comme la femme dans les religions (forcément entre autres la question du voile), la prière, l'autorité ou la mort dans nos religions, la violence, entre témoignage de foi et prosélytisme, le Ramadan, la prière en Islam, le pèlerinage à la Mecque, l'autorité dans le christianisme, Jérusalem et les trois religions. Nous apprenons à nous écouter lors des événements comme le conflit israélo-palestinien ou la guerre en Irak, (communiqué : *Des croyants contre la guerre*) et découvrons alors parfois nos différences d'appréciation ou d'inévitables divergences sur la foi.

Les événements du monde, certains anniversaires ont été l'occasion de rencontres hautement symboliques : à la cathédrale, lors de la guerre du Golfe ; au Temple Saint Eloi, lors de l'assassinat des moines de Tibhirine ; à la Halle aux Toiles, lors des persécutions contre les Baha'is ; à la Synagogue, pour le cinquantenaire des Droits de l'Homme ; à la synagogue encore pour le 60^e anniversaire de la déportation.

Des conférences ont réuni un large public, par exemple 400 personnes pour la conférence du Père Shoufani, curé de Nazareth *"Pour un nouveau dialogue entre Juifs et Arabes"*. En 2003, le Père Jean Dujardin autour de son livre *L'Église catholique et le peuple juif*. En 2009, le jésuite copte (Égypte) sur le thème *"Devons-nous craindre l'Islam ?"*. Femme juive, femme musulmane, Liliane Apotheker et Mehrézia Labidi Maiza sont venues parler de l'importance de *"Risquer le dialogue"*.

Le début des années 2010 a connu une pause dans les activités. Puis la montée des attentats terroristes depuis 2012 nous a tous fait comprendre l'urgence de relancer le dialogue à un moment où on tue en se réclamant de l'islam.

Déjà en novembre 2014, un groupe de chrétiens a pris l'initiative en proposant une journée de formation sur *"L'Islam : affrontements et rencontres, les enjeux du dialogue"*, qui a réuni 75 personnes autour du P. Jean-François Berjonneau du diocèse d'Évreux. Beaucoup ont alors souhaité aller plus loin et le P. Berjonneau a proposé pour janvier 2015 une soirée plus théologique et spirituelle : *"Chrétiens et musulmans, quel chemin spirituel pour la rencontre et le dialogue ?"*. Les organisateurs visaient en priorité un public chrétien. Or les attentats du 7 janvier 2015 contre *Charlie Hebdo*, l'émotion et les questions soulevées autour des enjeux religieux et sociétaux venaient changer la donne. Nous avons besoin d'un dialogue public entre croyants, et le thème de la rencontre a pris un nouveau tour : *"Chrétiens et musulmans, rien ne nous empêchera de vivre ensemble"*. Jean-François Berjonneau et le Dr Bachar El Sayadi ont pris la parole à tour de rôle devant un public très attentif. Devant les demandes, il a fallu prévoir deux fois la même rencontre, l'après-midi puis le soir, avec des salles combles.

C'est à la suite de cette rencontre que l'ACRIP a connu un nouvel élan.

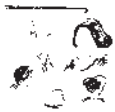
Plusieurs rencontres, de nouvelles et nombreuses inscriptions, de musulmans et de juifs. Le nouveau président est un musulman. Des rencontres et débats ont été organisés à Rouen et en Seine Maritime dans des lycées, paroisses, salle de cinéma. Les débats de société autour de la présence de l'islam et de la laïcité y reviennent nécessairement. L'association UMR (Union des Musulmans de Rouen) a été un fidèle partenaire.

Simultanément des initiatives différentes ont vu le jour. De son côté, l'archevêque de Rouen a réuni un comité interreligieux qui a l'oreille de la Ville de Rouen et qui a organisé des rencontres. D'autre part, l'association COEXISTER a connu, depuis, à Rouen, un bel écho auprès des jeunes.

Henri Couturier,
Rouen, juillet 2016

NB : le bahaïsme est une religion monothéiste partie d'Iran au XIX^e siècle, dont le fondateur-organisateur est Bah'Allah :
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Baha%C3%AFsme>





Comment construire le vivre ensemble à l'école ?

C'est un des grands objectifs de l'école et les récents malheureux événements nous ont obligés à nous repencher sur la question pour y répondre au mieux. L'école est l'endroit où les rencontres se font. Le vivre ensemble doit s'y construire.

Il se construit au quotidien. Nous apprenons à vivre avec les autres. Cet apprentissage se fait selon deux étapes, je pense : se connaître, puis apprendre à connaître l'autre.

La maîtrise de la langue orale est donc pour moi au cœur de ce vivre ensemble. Le langage met en mots les émotions, développe la capacité à analyser ses propres émotions, dit les émotions de l'autre, permet l'empathie, décode les situations de conflits. Les conflits naissent de l'incompréhension du geste ou de la parole de l'autre.

Concrètement cela veut dire que toute situation d'approfondissement dans le domaine de la langue va déjà aider dans ce sens. Mais il faut, dans nos nouvelles sociétés où peu d'espace ou de temps est disponible pour penser les choses, ajouter dans nos pratiques de classe, des situations de réflexion sur la vie quotidienne. C'est une dimension nouvelle de l'école mais elle est, je crois, nécessaire : l'éducatif avec l'instructif.

Au cours de ma pratique, voici deux situations concrètes que j'ai observées puis mises en place pour permettre de travailler la mise en mot

des émotions. Comme l'enfant se sent considéré (car sa parole est entendue), il peut alors considérer l'autre différent.

- la mise en place d'un journal d'opinion dans la classe.
- la tenue d'un conseil de classe.

Le journal d'opinion

Au départ, j'avais observé cette pratique dans la classe d'une maîtresse formatrice devenue une amie. En CE2, chaque enfant écrivait un article sur un thème choisi en commun. Il devait y exprimer son opinion et argumenter son propos.

En CP, soyons réalistes, c'était pour moi impossible (surtout en début d'année) ! J'ai donc opté pour de la langue orale (domaine dans lequel, en élémentaire, on travaille moins). Chaque enfant prend la parole sur un sujet en argumentant son propos. Il me dicte son texte, on est donc dans du registre écrit. Je suis là pour poser les questions, inciter à approfondir sa pensée. Les autres peuvent interagir avec ce qui est dit.

Les thèmes vont être : pourquoi j'ai envie d'apprendre à lire ? À quoi ça sert les amis ? Noël, ça veut dire quoi pour moi ? Qu'est-ce qui me fait peur ?...

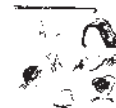
Oui très vite... j'ai souhaité aller au cœur des émotions dans les thèmes choisis car finalement ce sont ces émotions qui passionnent les enfants. La préparation du journal est devenue au fur et à mesure une sorte de discussion à visée philosophique à partir de thèmes du quotidien ou de thèmes issus de la littérature de jeunesse (Quand se sent-on petit ? Quand se sent-on grand ? Qu'est-ce qui me fait peur ?...).

Chaque enfant intervient donc et je prends en note ce qui est dit en transformant cela en article avec un éditorial qui synthétise le tout.

Cela permet d'élargir son angle de vue, d'approfondir sa compréhension du monde. L'enfant réalise qu'il y a d'autres réalités que la sienne : ce n'est pas son monde mais le monde avec plein d'autres qui ont des réalités différentes.

C'est une grande étape, du même registre pour moi que la découverte de la permanence de l'objet ! On réalise notamment au moment des fêtes de fin d'année que chaque famille n'a pas les mêmes habitudes : crèche, sapin pour les uns, chandelier à sept branches, cadeaux pendant sept jours pour les autres, hamburgers frites pour certains, ou encore rien du tout. On découvre que des histoires sont communes aux





grandes religions : l'arche de Noé, l'histoire d'Abraham ou d'Ibrahim qui va tuer son fils...

Les vies, les quotidiens sont différents mais les émotions sont les mêmes : et c'est rassurant ! L'enfant s'aperçoit qu'il n'est pas le seul à ressentir des sentiments parfois envahissants. Nos émotions nous rendent humains ! Cela l'inscrit dans une humanité... et lui fait accepter son camarade.

Le conseil de classe

Pour la mise en place du conseil de classe, je suis partie de l'observation suivante : les émotions, le vivre ensemble sont au cœur des préoccupations des enfants à l'école. Au risque souvent, de prendre toute la place nécessaire dans le cerveau en cas de conflits notamment.

Il fallait donc trouver un moyen de les rendre plus sereins, de rendre leur cerveau disponible aux apprentissages et régler les conflits. Pour cela il fallait donner un temps afin de gérer les soucis, de les mettre en mots.

Il y a donc dans la classe deux boîtes : une boîte à soucis, une boîte à bonheurs. Les enfants écrivent leur problème ou leur bonheur sur un morceau de papier durant la semaine, le glissent dans les boîtes (en début d'année en CP, ils me dictent leurs phrases quand un travail est fini ou avant la récréation). La boîte à soucis permet de temporiser la gestion du conflit, de prendre du recul. La boîte à bonheurs est là pour être capable de voir et dire ce qui nous plaît aussi. Cela fédère le groupe classe.

Les mots de ces boîtes sont lus durant le conseil de classe où nous sommes assis dans "le coin

regroupement". Les soucis sont réglés en collectif, je suis là pour gérer les temps de parole et rappeler le cadre de l'école, les règles si nécessaire.

Le vivre ensemble s'y construit car souvent les conflits sont nés d'une incompréhension de l'autre, d'une incapacité à se mettre à sa place.

Exemple : "Nathan m'a tapé" signé Lina. Après discussion, on apprend que Nathan a donné plusieurs tapes légères sur la tête de Lina. C'est ce geste qui l'a vexée énormément. Les autres ont ajouté que ça faisait penser aux tapes qu'on donne aux chiens ou que les grands font parfois sur les petits pour montrer qu'ils sont grands. Une fois expliqué, Nathan a compris alors (surtout qu'il est très petit en taille) que ça pouvait être vexant. Il s'est excusé en ajoutant que, pour lui, c'était comme une blague. Lina, de son côté, a entendu que ce n'était pas un geste méchant de sa part. Cette explication a permis de remettre les enfants dans la communication, de rétablir le lien entre eux.

En conclusion, nos élèves ne peuvent mettre de côté ce qu'ils sont : ils viennent dans la classe, le matin, comme des enfants avec leurs émotions propres.

La jalousie, la peur, la tristesse, l'abandon, la colère sont des sentiments qui vont faire obstacle au lien avec l'autre. L'enfant a donc besoin qu'on l'aide à gérer ces émotions, à se mettre à la place de l'autre. Dans cette écoute et ce partage, il sera en confiance et pourra vivre ses apprentissages avec le groupe sereinement.

À nous de trouver des projets pour maîtriser le langage !

Anne-Cécile Darnal
Paris

Une rencontre au cœur des vacances scolaires

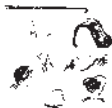
Me voici partie, avec deux de mes petits-enfants, pour un moment partagé avec ma mère, leur arrière-grand-mère donc. Quand ce nouveau statut est arrivé, elle a choisi de changer son appellation, Grand-Mère elle était, et la voilà devenue Mémé.

Quels sujets aborder, que se dire ? Ce n'est pas facile, l'une entend haut, les autres, par timidité, ne parlent pas assez fort.

Mais voilà que notre petite-fille vient d'apprendre "La cigale et la fourmi". Au cours des semaines précédentes, j'ai pris plaisir à participer à son apprentissage, n'hésitant pas à réciter à mon tour, retrouvant les intonations mises en place autrefois. Après quelques hésitations, elle se lance devant son arrière-grand-mère qui, elle-même, se prend au jeu, et l'accompagne. Il faut peut-être une fois ou deux, remettre sur les rails, mais à la fin, la cigale se retrouve bien renvoyée à sa danse... Et toute la famille d'exulter sur ce moment de culture partagée.

Un bon point pour l'école qui nous a ainsi permis de nous retrouver !

Jacqueline Xhaard-Bourdais



Déconstruire les stéréotypes et les préjugés

J'enseigne pour la huitième année maintenant dans un collège du nord des Hauts-de-Seine implanté dans un quartier où la population est majoritairement défavorisée. Une grande partie de mes élèves sont Français de confession musulmane. Je dirais plus de 50 %.

Je mène pour la 4^e année un projet culturel avec mes élèves de 3^e, projet qui rencontre de grandes similitudes avec le travail du professeur d'Histoire-Géo du lycée Léon Blum à Créteil puisque officiellement, mon projet est intitulé "Les enfants dans les guerres au XX^e siècle". Belle coïncidence.

Pour ceux qui ont vu le film *Les Héritiers*, la scène où Anne Guéguen présente le projet à ses élèves, ainsi que la scène de la première séance de travail, donnent une parfaite idée de toutes les réflexions que mes élèves peuvent avoir : "Pourquoi on ne parle que des Juifs ?", "En Palestine, il y a un génocide"... Ce sont des idées assez répandues chez nos adolescents et je dois dire que j'ai eu une expérience encore plus douloureuse l'année où certains de mes élèves sont arrivés ultra remontés après un conseil de classe, en faisant le salut nazi en rentrant en classe. Cela faisait suite à d'autres incidents : "V'la le beau gosse" quand je donne un document avec une image de propagande représentant Hitler, refus de commenter une photographie d'une rue de Berlin prise juste après la Nuit de Cristal pour ne pas prononcer le mot "Juif", refus d'aller au Mémorial de la Shoah parce que "non Madame, je ne

vais quand même pas aller en Israël"... Les exemples sont nombreux et nous ne débattons pas ici pour savoir s'il s'agit seulement de provocations adolescentes ou d'idéologie. Ce débat a déjà eu lieu ailleurs, notamment au moment des attentats de janvier dernier. Peu importe à vrai dire, il y a des postulats et des postures qu'on ne peut pas laisser passer. Le salut nazi, ça a été pour moi un catalyseur. D'abord un traumatisme, il faut bien le dire. Quand on est enseignant en Histoire, ça fait un drôle d'effet et j'ai envie de dire, quand on est citoyen dans un État démocratique, c'est inconcevable. Bref, là, je me suis dit : "Il faut que tu fasses quelque chose". De ce triste incident est donc né mon projet.

Antisémitisme et Histoire de la Shoah

J'ai donc pris contact rapidement avec le service pédagogique du Mémorial de la Shoah et j'ai été remarquablement conseillée par le responsable du service pédagogique, Jacques-Olivier David. Je crois que ce qu'il m'a dit avant toute chose, c'est de ne pas avoir une approche frontale avec les élèves et d'éviter de centrer le sujet sur l'enseignement de l'Histoire de la Shoah, notamment en raison d'un contexte de concurrences mémorielles très prégnant dans le débat public. En effet, on retrouve souvent cette comparaison chez les élèves entre la Mémoire de la Shoah et la Mémoire des victimes de l'esclavage.

Il fallait donc à tout prix éviter de faire de l'enseignement de l'His-

toire de la Shoah un moyen d'arrêter l'antisémitisme, mais plutôt prendre le mal à la source et déconstruire l'antisémitisme avant d'enseigner l'Histoire de la Shoah. Ce, afin d'éviter les "Bien fait pour eux, ils voulaient dominer le monde". Donc, ne surtout pas utiliser des images de la sortie des camps : le film *Nuit et Brouillard* par exemple qui est très pratique dans son format (35 minutes : l'idéal en une heure de cours). Non, dans ce cas-là, on joue sur l'émotion. Et je l'ai encore entendu récemment. Un collègue me disait : "Moi, je leur passe *Nuit et Brouillard*, ça les calme, comme ça, ils ne sont plus antisémites pendant au moins trois jours". Mais oui, mais le problème est là, dans le "Au moins trois jours". Et après ? Iannis Roder qui coordonne la formation des enseignants au Mémorial de la Shoah a une formule très juste : "L'émotion, ça paralyse la pensée".

Donc, forte de ces conseils, et de ceux du responsable des activités pédagogiques au MAHJ (Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme), Matthias Dreyfuss, j'ai décidé de partir de l'antisémitisme. Les premières sorties que je fais avec les élèves dans l'année, ce sont :

1 - Un itinéraire inter-musées entre le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme et l'Institut du Monde Arabe intitulé "Cultures en partage" où les élèves découvrent les civilisations juives et musulmanes dans leurs spécificités mais aussi dans leurs ressemblances et parfois même leurs points communs. Je l'ai fait il y a une semaine et je



peux vous assurer que d'emblée, cela les étonne, les déstabilise parfois dans leurs représentations. Ce qui fait qu'il y en a forcément qui vont me dire que "Madame, l'IMA quand même, c'était mieux que le MAHJ". Mais à titre d'exemple, ce qui les marque le plus, au MAHJ, c'est le rideau qui cache l'armoire sacrée où est cachée la Torah, rideau qui a été tissé dans l'Empire Ottoman

et sur lequel le mot "Dieu" est écrit en arabe : "Allah". À la fin de la visite, les élèves travaillent sur le dessin d'une main sur du métal repoussé car ils ont découvert que la

main, souvent associée la main de Fatma, est en fait un symbole utilisé depuis la Préhistoire et qui représente des valeurs de paix ou de protection. On retrouve ce symbole dans de nombreuses religions et civilisations. Ils sont heureux quand ils font ça.

Cette année, cette sortie était doublée de l'installation d'une exposition itinérante sur Al-Andalus, exposition louée par l'IMA au collège.

2 - Une visite-atelier au MAHJ sur les Stéréotypes et les Préjugés. Très bien pensée cette visite car les élèves ne commencent pas

à parler des stéréotypes et des préjugés sur les Juifs. Ils sont d'abord dans une salle et évoquent la manière dont des stéréotypes et des préjugés se construisent, peu importe les stéréotypes. Et mes élèves sont d'autant plus touchés que beaucoup, s'ils sont vecteurs de ces stéréotypes, sont eux-mêmes victimes de préjugés. Ensuite, ils circulent dans les salles du musée et com-

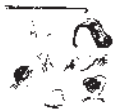
L'enseignement du fait religieux

De fait, l'enseignement laïc du fait religieux est présent dans le projet. Quand on participe au parcours inter-musées, il est bien là cet enseignement car les conférenciers évoquent de nombreux éléments des textes, des personnages fondateurs des religions, des rites, des coutumes. Et là, il y a plusieurs réactions, plusieurs attitudes :



prennent d'où viennent les stéréotypes et les préjugés sur les Juifs. À la fin, ils produisent quelque chose, soit un sketch qui déconstruit un stéréotype, soit une petite vidéo, soit ils travaillent sur des documents.

- des élèves qui ont une grande culture, et d'ailleurs, la dernière fois, j'avais l'impression qu'il s'agissait surtout d'élèves qui avaient une assez grande culture chrétienne, ou alors, ces élèves avaient de très bons souvenirs des séquences qui avaient été



faites par leurs enseignants de français en 6^e puisque mes collègues de français font tout un travail sur les textes fondateurs. Il y avait aussi beaucoup d'élèves qui avaient une solide connaissance de la civilisation musulmane,

- des élèves qui découvrent tout,
- et ce qui arrive souvent : des élèves qui revendiquent parfois très fort le fait d'être musulmans mais qui en fait connaissent bien peu de choses sur l'histoire de l'Islam. J'imagine que dans d'autres contextes d'enseignement, on pourrait peut-être dire la même chose au sujet d'élèves juifs ou chrétiens, je ne cherche pas ici à stigmatiser un groupe, mais ça, ça me fait souvent sourire (pas méchamment bien sûr, et finalement je suis assez contente de les éclairer).

En tout cas, c'est très intéressant de pouvoir sortir du collège pour aborder tous ces sujets et ma conviction est – évidemment, je ne vais pas dire quelque chose de révolutionnaire ici – que c'est la connaissance et la compréhension de l'autre qui est un invariant du mieux vivre ensemble.

Un travail en partenariat avec deux institutions laïques

C'est donc le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme et le Mémorial de la Shoah qui sont mes partenaires privilégiés pour ce projet. Deux institutions laïques et qui le rappellent aux élèves.

Je trouve que le MAHJ a énormément réfléchi à cela. Lors de la première visite, les conférenciers s'arrêtent toujours devant la

plaque d'inauguration du Musée. Il a été inauguré en 1998 par Jacques Chirac, il est le fruit de la volonté conjugée de la Ville de Paris et du Ministère de la Culture. Les conférenciers insistent bien sur le fait que ce n'est pas un musée religieux. Le Musée bénéficie d'ailleurs de l'appellation "Musée de France"¹.

Quant au Mémorial de la Shoah, les conférenciers essaient aussi de montrer aux élèves que c'est avant tout un musée, également inauguré en l'an 2000 sous l'impulsion de Jacques Chirac (discours de 1995 sur la responsabilité de la France dans la déportation et le génocide des Juifs), que c'est un musée d'Histoire, qui s'est construit sur le Centre de Documentation Juive contemporaine. C'est aussi un lieu de Mémoire avec son mur des noms par exemple. Mais rien de religieux.

J'ai pu participer il y a deux ou trois ans à une réunion au Mémorial où le directeur s'interrogeait sur la façon dont le Mémorial devait être plus visible dans les établissements scolaires. Le Mémorial répond favorablement à tous les enseignants qui lui font appel, mais il ne veut pas démarcher ! En raison de la concurrence des mémoires dont j'ai déjà parlé au début de ma présentation, mais surtout parce que, dans les premiers temps, lorsqu'ils arrivaient dans certains établissements scolaires, on leur claquait la porte au nez en leur disant qu'on ne travaille pas avec des institutions religieuses. Je rapporte un peu grossièrement ce qu'il nous a raconté, mais c'est intéressant car on voit bien que les choses sont très brouillées : on a

peur de parler de culture juive ou de culture musulmane, on a peur de parler des juifs, des musulmans, de la Shoah parce que l'on est dans un État laïque. Mémorial de la Shoah = juif = religion. C'est l'illustration parfaite de la méconnaissance de l'autre à mon avis, et l'illustration parfaite de ce que la laïcité est mal définie dans l'esprit des uns et des autres. Et je finirai sur une note un peu négative et pessimiste : une méconnaissance de l'autre et une mauvaise appropriation du principe de laïcité même dans des milieux plutôt éclairés.

M. C.
Île-de-France

1/ L'appellation "Musée de France" a été instaurée par la loi du 4 janvier 2002 relative aux musées de France. Cette appellation peut être accordée aux musées appartenant à l'État, à une autre personne morale de droit public ou à une personne de droit privé à but non lucratif. L'appellation "Musée de France" porte à la fois sur les collections et les institutions qui les mettent en valeur : les collections permanentes des musées de France sont inaliénables et doivent être inscrites sur un inventaire réglementaire. Elle rend les musées qui en bénéficient éligibles aux soutiens de l'État, scientifiques, techniques et financiers. Les musées sont des institutions dont les missions sont de conserver, restaurer, étudier et enrichir leurs collections, de les rendre accessibles au public le plus large, de concevoir et mettre en œuvre des actions d'éducation et de diffusion visant à assurer l'égal accès de tous à la culture, de contribuer aux progrès de la connaissance et de la recherche ainsi qu'à leur diffusion.



“Jouer” ensemble

Au théâtre, on est dans le “faire ensemble” depuis l’origine : il y a toujours eu des professionnels qui encadraient les autres. Par exemple, si dans l’Antiquité grecque les trois acteurs principaux ont rapidement été des professionnels, les acteurs du chœur étaient des artisans et commerçants, issus de la cité. Au Moyen Âge, le “prince des sots” Pierre Gringore (devenu Gringoire chez Hugo, dans *Notre-Dame de Paris*) était un poète et dramaturge, un professionnel, vivant du théâtre ; mais une fois par an, il faisait travailler des confréries d’artisans pour monter un spectacle, (comme on le voit dans *Le Songe d’une nuit d’été* de Shakespeare). Les “Passions”, “miracles” et spectacles religieux joués sur les parvis des églises mélangaient toujours amateurs et professionnels.

Dans le théâtre, la notion de “partage” est très forte, c’est toute la spécificité de l’art vivant. Un public qui écoute, qui accueille, qui réagit, rit, suspend son souffle... participe au spectacle, à la représentation. C’est encore plus vrai et plus intense dans les “ateliers” de pratique théâtrale d’amateurs adultes ou en milieu scolaire : on y fait des choses qu’on n’oserait jamais faire avec son voisin ou la personne qu’on croise à la boulangerie ! On “ose” et on s’ouvre à ce que l’autre propose ou fait, parce que cet échange est la base de la pratique théâtrale, ou artistique en général. Et savoir donner/recevoir, être à l’écoute de/rebondir sur ... est fondamental pour notre société.

Le théâtre en “atelier” dans les classes, avec un professionnel, et pas juste le professeur de français (dont l’apport n’est certes pas à minimiser), c’est venu autour de

1985. Je crois que c’est le lycée de Montgeron qui a été le 1^{er} lycée expérimental au niveau d’une option lourde, d’une spécialité théâtre pour les élèves, et c’est Ariane Ascaride qui y enseignait. À peu près à la même époque, François Bon commençait les ateliers d’écriture (il a été l’un des tout premiers à les initier)... Aujourd’hui tout cela paraît naturel, à l’époque c’était une révolution ! C’étaient les années “Lang” : la vision, l’intuition de Jack Lang, c’était de mettre l’art et la culture, la création artistique, au cœur de la société, notamment par le biais des écoles, pour développer l’humanisme ! Donner (ou redonner) accès à la culture par la pratique artistique (la même intuition que celle de Jean Vilar au TNP).

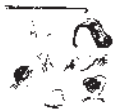
Alors, qu’est-ce que cela apporte, aujourd’hui, aux élèves, aux enseignants, et aux professionnels du théâtre, ces “ateliers” réguliers ou ces rencontres ? Au début, la plupart des compagnies l’ont fait par curiosité, pour voir... Après, on a senti comme l’obligation d’en passer par là, ne serait-ce que pour avoir les subventions de la DRAC¹, par ex., qui demandait en contrepartie des interventions ponctuelles dans les établissements scolaires, ou l’animation régulière d’un “atelier théâtre” sur l’année ; on pouvait ressentir cela comme “un fil à la patte”.

Mais on en a rapidement vu les bénéfices, l’enrichissement (et pas que pour “les sous” cette fois !). Aller en amont dans des classes présenter un spectacle que les élèves iront voir, leur parler des choix de mise en scène, leur faire travailler un extrait, discuter avec eux, répondre à leurs questions, les mettre en situation

de jeu si l’on peut le faire, cela crée du lien et change totalement la donne au niveau de la réception du spectacle : le soir de la représentation, on sent une attente de leur part, une écoute amplifiée, un échange réel. (*Sans compter les bénéfices que les enseignants en retirent pour leur cours sur le texte en question ! Ndl = note de l’intervieweuse*).

Et quand en plus, un “atelier” sur l’année permet de passer du temps à les faire travailler ou jouer, ensemble, là il y a vraiment des choses qui se passent, qui se vivent, et qui les marquent profondément. Davantage encore s’ils montent un spectacle et partagent le “trac” des représentations : des liens forts et puissants se tissent entre les élèves de la “troupe”. Chacun apporte son savoir-faire, sa pierre à l’édifice ; et peu importe que les uns soient “bons” et les autres moins : on ne peut pas jouer une pièce avec seulement les 2-3 premiers rôles, on a aussi besoin des autres ! Ce n’est pas du tout comme en sport, où les performances sont essentielles, où le “nul” peut faire perdre son équipe, et où certains ne sont pas choisis, restent sur le banc... Non, au théâtre on a besoin de tous, “petit” ou “grand” rôle.

Le professionnel que je suis se trouve enrichi et nourri par les “ateliers” / interventions en milieu scolaire ; et heureusement, sinon au bout d’un moment, je ne le ferais plus. Par exemple, cela me donne plus d’acuité sur la perception que le “grand public” peut avoir, je saisis mieux ce que la population peut écouter, voir, aimer ; cela m’amène à tenir compte des réactions de gens qui ne sont ni des artistes, ni des “habitués”. Le

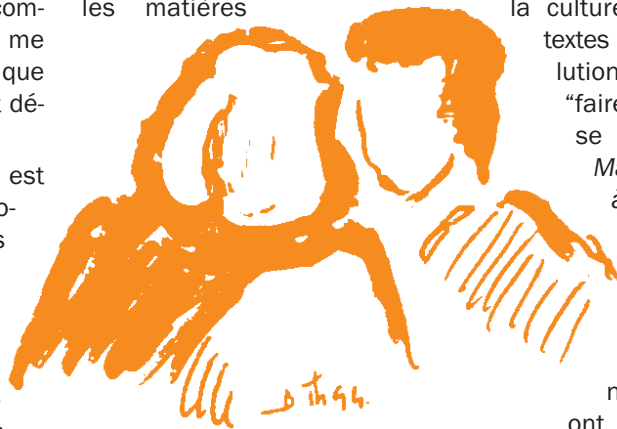


théâtre est un milieu un peu fermé, on peut ne travailler que pour des gens qui le fréquentent déjà “naturellement”, donc d'un certain milieu, aisé ou cultivé. Or, cela peut changer un spectacle, de veiller à “interpeller” tout le monde : un metteur en scène un peu “malin” va introduire telle musique, qui fera réagir les jeunes... Et puis, travailler un texte en “atelier” avec des jeunes, des scolaires, peut me donner envie de le (re)mettre en scène avec ma compagnie... Parfois, les jeunes me parlent de livres ou de textes que je ne connais pas, ils me font découvrir pas mal de choses.

Par contre, en atelier, on est obligé de faire avec une économie de moyens et de temps qui, du coup, pousse à une très grande créativité (par manque de budget), parfois plus grande qu'en spectacle professionnel, c'est paradoxal ! Dans un atelier, on peut aussi avoir de 8 à 20 élèves, et se permettre beaucoup de choses ; alors qu'aujourd'hui, mettre déjà 8 professionnels sur scène coûte cher, et même si le spectacle est bon, il ne sera pas forcément “acheté” ; on est libéré de cette contrainte du nombre et du coût avec des étudiants ou des scolaires.

L'apport des ateliers théâtre à la littérature et à la culture est immense ! En lycée, j'ai fait travailler sur Marivaux : les élèves (censés avoir lu la pièce !) m'ont dit “après cet atelier, on sait pourquoi on est en L, on sait pourquoi la littérature c'est important ... et ça donne vraiment envie de lire la pièce !”. À Sciences Po, je fais travailler depuis 6 ou 7 ans les étudiants de 1^e et 2^e année, en atelier de pratique théâtrale. C'est une réforme

qu'avait initiée Richard Descoings, en plus de celle d'un recrutement différent² (les filières d'excellence pour élèves issus des ZEP, qui ne passent pas le concours mais sont recrutés sur dossier). Il a lancé et mis au programme des activités artistiques comme théâtre, couture, cinéma, danse, photographie, musique, arts plastiques, architecture. Pourquoi ? parce qu'il trouvait qu'il avait certes affaire à de très bons élèves dans les matières



scolaires (des “têtes bien pleines” dirait Montaigne), mais déconnectés de l'art et de la créativité en général. Or il lui paraissait essentiel que ces jeunes-là fréquentent théâtres, musées, lisent, etc. Donc depuis une décennie, il est devenu obligatoire dans leur cursus de 1^e et 2^e année de suivre trois semestres une matière artistique (ils peuvent en changer, ou pas, ou changer d'intervenant dans la même matière). Certains intervenants sont très connus et reconnus (tel comédien du “Français” !), d'autres moins, peu importe.

Et comme certains étudiants avaient tendance à “sécher” ces cours d'un genre assez particulier, depuis 6 ans ils donnent lieu à des notes avec le même coefficient que les autres matières : si

l'on n'a pas la moyenne, ça peut conduire à un redoublement ! Du coup elles sont prises au sérieux, les étudiants s'y investissent... et pour certains, c'est une découverte et un plaisir énormes ! Je fais aussi une formation de deux semaines, début juillet, pour les étudiants qui viennent d'être admis, juste après le bac, via les CEP². Par le biais du théâtre, nous travaillons l'oral (très important à Science Po, pour presque toutes les matières), la culture générale (liens des textes avec l'Histoire, la Révolution par exemple), et le “faire ensemble”. Certains se disent “du théâtre ? Mais je ne suis pas venu à Science Po pour faire ça !” et ont un certain recul... mais quand l'atelier de juillet (ou du semestre) est fini, ils trouvent cela génial : ils savent faire, ils y ont pris du plaisir... alors qu'ils ne savaient même pas qu'ils savaient faire, ni qu'ils aimeraient !

Les matières artistique les aident à apprendre à se connaître, à oser, à se faire confiance, puisqu'ils vont devoir “faire” ensemble des trucs inouïs : se prendre dans les bras et jouer la passion, ou la colère... C'est là que les amitiés fortes se créent ! Au-delà même de l'oral et de la culture générale, cela leur apporte énormément sur le plan humain. À la fin, il arrive très souvent qu'on ait des groupes incroyables, très unis, qui restent en lien entre eux, ou avec nous, des années après !

C'est tout à fait ce qu'on peut constater dans les ATP³ fondés par Jean Vilar, et qui regroupent, dans une vingtaine de villes, des “passionnés” de théâtre, soit comme spectateurs, soit comme prati-



quants amateurs. Ils se réunissent, voient des tas de spectacles (à Avignon et ailleurs) et les font venir dans leur ville. Quand on est programmé par des gens comme cela, ça a un tout autre impact ! Déjà, on sait qu'on a été choisis, on est attendus ; ils ont moins de sous, mais on a un retour beaucoup plus fort ! Par exemple, il peut arriver que les comédiens soient hébergés par des gens de l'association : on va dormir chez eux après le spectacle, on prend le petit déj' ensemble... Robin Renucci et "les Tréteaux de France" font eux aussi un travail formidable. Autre exemple : en Corse, il y a un festival d'été où les comédiens professionnels sont mélangés aux comédiens amateurs et les représentations données en fin de stage ont une saveur inégalable... Le théâtre du peuple à Bussang est encore une autre "aventure" humaine autour du faire ensemble et de la pratique théâtrale. Bref, le théâtre, lieu du faire ensemble, a un lien intrinsèque avec le vivre ensemble !

Godefroy Segal

Auteur et metteur en scène

Compagnie "In cauda"

Propos recueillis par Cath. Réalini

1/ DRAC = Direction Régionale des Affaires Culturelles.

2/ Mises en place en 2001, les CEP (Conventions Éducation Prioritaire) ouvrent une procédure d'entrée aux lycéens méritants des établissements de ZEP (Zones d'Éducation Prioritaire) partenaires de l'IEP (Institut d'Études Politique, nom "officiel" de Sciences Po).

3/ ATP = Association de Théâtre Populaire, regroupés en une Fédération : cf. <http://www.fatp.fr/> Les ATP accueillent chaque année environ 150 créations pour 220 représentations cumulées et touchent près de 50 000 spectateurs en France.

UNE RÉPUBLIQUE DIGNE

Propositions pour une présidence de progrès

Paul Oudart

(Éditions L'Harmattan, collection Rue des écoles)

C'est en rappelant comment se sont établis les fondements de notre République que Paul Oudart veut nous faire réfléchir, éveiller nos consciences, nous rappeler notre rôle de citoyen.

Tour à tour, il examine les principes auxquels nous sommes attachés et leur évolution durant les dernières années. À partir de la dignité de l'être humain, il dénonce la déshumanisation de notre société, des guerres du XX^e siècle aux génocides d'Afrique et d'Asie. Il pointe l'isolement des personnes seules, tant dans un milieu rural qu'en pleine ville. Observant la démographie, il dit aussi la dignité de la procréation, de la parité, de la vieillesse et des migrants.

Il nous entraîne à porter un regard neuf et exigeant sur la laïcité : *"la laïcité est d'abord une pratique fraternelle plongée dans le présent... elle impose le dialogue, chasse les images stéréotypées, expulse les intégrismes... elle exige une éducation qui doit commencer très tôt... elle repose sur la connaissance des autres"*.

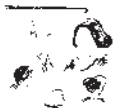
Reprenant les principes fondateurs de Liberté, d'Égalité et de Fraternité, il souligne notre tendance à fausser nos idéaux : *"Le principe d'égalité républicaine a été interprété comme uniformité. Or, pour que les citoyens soient égaux, il faut évidemment combattre et réduire les inégalités en commençant par les plus criantes, en donnant plus à ceux qui ont moins"*.

Après avoir fait des propositions en matière de santé, de travail, de culture, il aborde notre responsabilité vis-à-vis de notre "monde-terre" et n'hésite pas à prôner les énergies propres, le recyclage et l'attention à notre environnement. *"Ce que nous n'avons pas encore saboté ou masqué mérite souvent conservation, protection et entretien"*.

Alors, pour être bien compris, Paul Oudart démontre le rôle essentiel que peut avoir l'action collective : *"Il a fallu beaucoup de volonté et de combats pour obtenir, au fil des deux derniers siècles, le droit au secours mutuel, le droit d'association, le droit de grève, le droit syndical, le droit aux congés et à la retraite, la limitation du temps de travail, l'interdiction du travail des enfants. Tous ces progrès ont été obtenus au moyen d'actions collectives, parfois spontanées et brutales, parfois soutenues par des groupes politiques et par des élus qui ont pu les transcrire dans les lois de la République"*.

Les réflexions de Paul Oudart, sont toujours prolongées par des propositions capables d'intéresser les candidat(e)s à la présidence. Dans cette perspective, il écrit : *"Le vieux militant que je suis est persuadé que l'avenir est entre les mains des citoyens s'ils veulent sortir de leur torpeur, de leur abstentionnisme démissionnaire, du 'y a qu'à !', et de leur peur enfantine de s'engager dans les débats puis dans les décisions... Nous pensons que les progrès sont réels quand les citoyens ont fait leurs propositions en les intériorisant et quand ils sont décidés à fournir tous les efforts pour qu'elles aboutissent"*.

Chantal Guilbaud



Rentrée 2016 : le nouveau collège, c'est parti !

Depuis plus d'un an, médias et réseaux sociaux se sont emparés de la réforme du collège en préparation, la réduisant tantôt à "l'abandon du Latin et du Grec", tantôt à "l'assassinat de l'Allemand". À l'heure où elle entre en vigueur, je voudrais tenter d'en faire une brève présentation. Elle est le fruit d'un dialogue approfondi avec un enseignant de collège qui depuis un an s'est investi pour la préparer dans son établissement, et s'appuie également sur un site fort bien fait *La Réforme du collège 2016 en clair*¹, mais aussi évidemment sur *les textes de l'Éducation Nationale*². Bien sûr, je ne m'interdis pas non plus de porter une appréciation que le lecteur partagera ou non. Que chacun s'exprime ! (Espace de discussion sur le site CdEP).

Tout le monde sur le pont ! C'est à cette rentrée 2016 qu'entre en vigueur la Réforme du Collège, et pour une fois elle ne manque pas d'ambition. Il ne s'agit plus d'ajustements cosmétiques, mais d'une refonte totale de la manière d'enseigner, et cela sur les 4 années du collège à la fois. Et pour une fois, elle propose une démarche globale – même si nous verrons plus loin qu'elle posera inéluctablement des problèmes de mise en œuvre.

Un nouvel accès de "réformite" ?

La réforme, on ne parle que de ça... mais ça va rarement au-delà des slogans ! Alors, fallait-il vraiment réformer le collège ? Depuis des décennies, on constate qu'une forte proportion des jeunes de 16 ans, au terme de la scolarité obligatoire, maîtrisent de moins en moins les apprentissages de base. Et surtout les écarts se creusent entre ceux qui acquièrent le bagage nécessaire à une insertion fructueuse dans la société et ceux qui se retrouvent plus ou moins laissés pour compte à l'issue d'un collège en principe "unique".

Les causes, en particulier au niveau du collège, sont connues depuis longtemps : différences considérables entre les niveaux culturels des familles, cloisonnement des connaissances par disciplines sans rapport évident entre elles, course perpétuelle pour finir un programme qu'on ne rattrape jamais,

accumulation d'activités annexes toutes importantes et nécessaires (éducation routière, secourisme, voyages scolaires...), mais qui ne peuvent se réaliser qu'aux dépens des cours classiques ou en surchargeant les horaires. Et on pourrait continuer la liste...

Il importait donc de définir une organisation de l'enseignement qui permette un passage sans trop de heurts entre l'école et le collège, qui prenne en charge de façon systématique la diversité des jeunes, qui intègre aussi harmonieusement que possible les activités "annexes", qui mette en valeur les liens entre les disciplines et organise l'interdisciplinarité ; et pour mettre tout cela en œuvre, qui sorte les professeurs de leur isolement disciplinaire et favorise la constitution d'équipes. C'est ce que tente de faire cette réforme du collège.

Le Socle Commun, la base de tout

Son origine remonte à la publication en 2005-2006 (après de longues discussions) d'un "Socle Commun des Connaissances et des Compétences" qui tentait de définir ce qu'aucun élève de 16 ans ne devrait ignorer pour pouvoir mener une vie d'adulte et de citoyen satisfaisante ; il a commencé à être mis en œuvre avec plus ou moins de bonheur, mais depuis cette date n'a eu qu'un impact limité sur les programmes et l'évaluation, et n'a pas permis de renouveler l'approche pédagogique globale.

Du coup, on a remis l'ouvrage sur le métier, et à cette rentrée 2016, un nouveau "Socle Commun de Connaissances, de Compétences et de Culture"³ revu et adapté entre donc en vigueur. Mais à la différence du précédent, il sert de cadre à la définition des programmes, en lien étroit avec ses cinq "domaines" :

- 1 - Les langages pour penser et communiquer,
- 2 - Les méthodes et outils pour apprendre,
- 3 - La formation de la personne et du citoyen,
- 4 - Les systèmes naturels et les systèmes techniques,
- 5 - Les représentations du monde et l'activité humaine.

Ces "domaines" vont bien au-delà des approches disciplinaires traditionnelles, ainsi qu'à l'organisation de l'enseignement, qui se trouve du coup complètement renouvelée. C'est la base de tout l'édifice.

Nouvelles temporalités

Les objectifs ainsi posés, il faut les distribuer dans le temps. Sur la base de ce Socle Commun, la réforme organise d'abord une nouvelle gestion du temps : au niveau de l'école et du collège elle confirme l'organisation en "cycles", en particulier les cycles 3 (CM1, CM2, 6^e) et 4 (5^e, 4^e, 3^e) qui structurent la démarche. C'est maintenant par cycle et non plus par année que sont établis les programmes. Ils nécessitent donc que les équipes d'enseignants se



concertent à l'intérieur du collège, mais aussi en coordination avec les professeurs d'école de CM1/CM2, pour définir dans quel ordre seront abordées les notions qui constituent les "attendus de fin de cycle", ordre qui peut différer d'un collège à l'autre, en fonction du profil des jeunes accueillis.

La deuxième temporalité définie est le cadre horaire hebdomadaire : pour les élèves de collège, il est de 26 h, et outre les enseignements disciplinaires habituels, tous les "enseignements complémentaires" (cf. ci-dessous) devront y être inclus, ce qui est rendu possible par leur intégration dans les domaines du Socle Commun, et donc dans les programmes. Mais cela impose logiquement de renouveler l'approche pédagogique pour que ces activités prennent un sens en cohérence avec les disciplines, celles-ci étant par ailleurs invitées à se coordonner pour mettre en évidence les multiples connexions qui les relient.

Les "enseignements complémentaires"

Mais que cache donc ce vocable d'"enseignements complémentaires" ? D'abord c'est l'**Accompagnement Personnalisé**⁴ (AP) - qui donnera aux élèves la possibilité d'être accompagnés dans l'acquisition de méthodes de travail adaptées, globales ou disciplinaires, tout au long des 4 années (3 h en 6^e, 1 h au moins les autres années).

Dans son collège, en classe de 6^e, un prof de Maths prévoit de travailler en commun avec la prof de SVT et celui de Sciences Physiques pour traiter une partie du programme de Maths (lecture de tableaux et graphiques, unités et conversions...), sur l'horaire de Maths ; cours de Maths donc, mais à deux voix et à chaque fois également au service de la Physique ou des SVT. Et les profs d'Allemand et d'Espagnol animeront

un AP en 6^e en lien avec l'Anglais LV1 sur les méthodes et outils d'apprentissage en langues et la découverte d'une LV2, en préparation du choix à l'arrivée en 5^e.

*Ensuite ce sont les **EPI (Enseignements Pratiques Interdisciplinaires)**⁵, autre nouveauté au collège pour le cycle 4, qui permettra aux élèves de s'initier à une démarche de "projet" pluridisciplinaire conduisant à une réalisation concrète, individuelle ou collective. Dans le collège de mon collègue, en 5^e, un EPI est en préparation sur "Les modifications de l'organisme lors d'un effort", où les exercices et mesures faits en EPS serviront de base à la découverte de notions de biologie. Là encore, ce sont des points du programme des deux disciplines qui seront traités à deux voix.*

Enfin, 3^e modalité d'apprentissage, la scolarité devra intégrer les "**Parcours**"⁶, temps privilégiés d'intervention des acteurs associatifs ou institutionnels extérieurs au collège. Quatre sont définis :

- 1 - le parcours citoyen,
- 2 - le parcours d'éducation artistique et culturelle,
- 3 - le parcours avenir,
- 4 - le parcours santé.

Pratiquement, c'est dans le cadre du "parcours citoyen" qu'un partenariat existant déjà depuis deux ans entre le collège de mon collègue et une association s'occupant d'adultes handicapés va être valorisé.

Je prends le risque d'une conclusion...

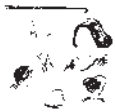
J'arrête cette présentation déjà fournie, laissant volontairement dans l'ombre nombre de points : les enseignements "de complément" (Langues et cultures de l'Antiquité, Langues régionales) - à ne pas confondre avec les "enseignements complémentaires", le devenir des SEGPA, les nouvelles modalités du Brevet...

Il est certes trop tôt pour porter un jugement sur cette "révolution" du collège, encore que beaucoup de ces méthodes aient déjà été défrichées par le passé dans divers endroits. Le grand pari est de l'étendre aux quatre années simultanément et à l'ensemble du territoire, même si tout ne se réalisera pas partout et tout de suite.

Bien sûr, on voit déjà se dessiner les points de blocage possibles : difficultés d'organisation de l'emploi du temps et de l'utilisation des salles, limitation des moyens horaires disponibles, et surtout énorme effort demandé aux enseignant(e)s et aux administratifs pour se former, se concerter, imaginer, mettre en œuvre et mener à bonne fin cette multiplicité d'initiatives. Mais c'est paradoxalement là aussi que réside l'intérêt de cette réforme : présenter à des élèves qui vivent aujourd'hui dans un monde global et interconnecté un savoir moins parcellisé, plus unifié et plus en phase avec leur vie aujourd'hui et demain, ainsi qu'une initiation à des démarches de projet. Et tout autant, ce qui n'est pas le moins intéressant, miser sur la liberté et l'inventivité des enseignants pour travailler en équipe et élaborer des contenus pertinents susceptibles de piquer la curiosité de leurs élèves et de les conduire à la réussite. Je n'imagine pas que des enseignants chrétiens puissent ne pas se sentir concernés...

Gérard Fischer
Reims - août 2016

- 1/ www.reformeducollege.fr
- 2/ www.education.gouv.fr/pid32484/college-2016.html
- 3/ www.reformeducollege.fr/textes-officiels/socle-commun
- 4/ www.reformeducollege.fr/cours-et-options/ap
- 5/ www.reformeducollege.fr/cours-et-options/eipi
- 6/ www.reformeducollege.fr/cours-et-options/les-parcours-qu-est-ce-que-c-est



Pépites de vivre ensemble

Alors qu'avec une collègue nous discutons de la place et du rôle du corps dans l'enseignement, et plus particulièrement de posture : *"Figure-toi qu'il m'est arrivé un truc incroyable l'autre jour ! À son habitude, A. gardait une attitude renfermée, taciturne, presque prostré sur sa chaise. Vu que dans cette classe de seconde professionnelle ce ne sont pas les hyperactifs qui manquent, j'avoue qu'à part quelques remarques de pure forme, je le laisse généralement tranquille, trop occupée à calmer et à canaliser les agités. Mais comme il avait l'air particulièrement abattu, à un moment je me suis approchée de lui, doucement. Et comme il avait les yeux baissés, le regard obstinément tourné vers la table, je me suis accroupie pour pouvoir le regarder dans les yeux, et lui ai simplement demandé : 'A., il y a quelque chose qui ne va pas ?' Sur le coup, il n'a rien répondu ; mais depuis, il est métamorphosé : il me dit bonjour en entrant en classe, sourit, participe..."* (Je repense au titre d'un livre de Christian Bobin : *Le Très-Bas.*)

Vivre ensemble

Derrière ces deux termes tellement utilisés qu'ils sont devenus fourre-tout, quelle réalité dans le quotidien d'un établissement scolaire ? On pourrait les relier à celui de **différences** ; des différences qu'il s'agirait d'accueillir, d'accepter, et même d'apprécier. Mais aussi à celui de **posture** ; à des jeunes qui arrivent si souvent avec des habitudes de face-à-face, de confrontation, voire d'affrontement, proposer de fonctionner aussi côte à côte.

En classe de seconde, au tout début de l'année scolaire, une demi-journée de randonnée dans Paris, par petits groupes, permet de faire connaissance et de voir dans l'enseignant un accompagnateur, le topoguide et la conduite

de chaque groupe étant confiés, à tour de rôle, à un élève. Une initiative qui n'a certes ni l'ampleur ni l'ambition des stages d'intégration, mais qui, à moindre coût, offre de beaux moments de partage et d'émerveillement, ainsi que d'heureuses surprises dans les restitutions très librement proposées : dessins, photographies, petits textes en vers ou en prose, et même prière d'action de grâce !

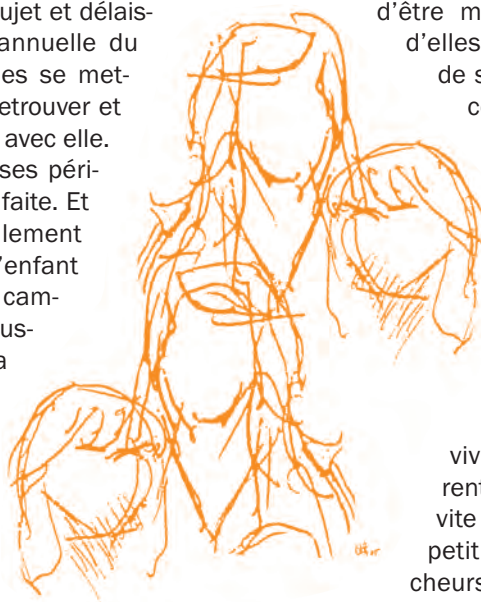
Tout au long de l'année, en seconde toujours, une après-midi "banalisée", c'est-à-dire sans cours, est réservée à la vie de classe, au sens large. Encadrée par les deux professeurs principaux, voire par d'autres membres de l'équipe pédagogique lorsqu'elle est, par exemple, consacrée à une sortie, elle permet notamment de libres discussions sur le quotidien des élèves ainsi que de très utiles séances sur l'orientation. Avec l'expérience, elle me semble instituer un temps précieux d'information, d'échange, de débat, de réflexion collective, questions et réponses émanant aussi bien des élèves que des enseignants. Le dispositif paraît de prime abord flou et contraignant ; mais dès qu'il a pris un sens – et il en prend un parce qu'ensemble, on lui en donne un – il n'est plus jamais remis en question. Il n'est d'ailleurs pas rare que quelques élèves, et pas toujours les mêmes, débordent du temps réglementaire, c'est-à-dire de la durée que les enseignants se sont, dès le début, engagés à ne pas dépasser.

Pour terminer ce modeste florilège, quelques mots sur une aventure que je ne suis pas près d'oublier.

Depuis plusieurs années, une petite équipe de collègues accompagne un groupe d'élèves volontaires dans le cadre du CNRD (Concours National de



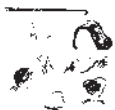
la Résistance et de la Déportation^{*}). En 2014-2015, le thème proposé était : *La libération des camps nazis, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire*. Au cours de ses recherches dans les archives municipales, le groupe en vient à s'intéresser de plus en plus à la destinée de D., jeune fille de la commune qui a survécu à la guerre non parce qu'elle est revenue vivante des camps de concentration, mais parce qu'elle a été sauvée in extremis de la déportation. Du coup, assumant le hors-sujet et délaissant l'orientation annuelle du concours, les jeunes se mettent en tête de la retrouver et d'entrer en contact avec elle. Après de nombreuses péripéties, c'est chose faite. Et le contact est tellement chaleureux que l'enfant cachée dans la campagne française jusqu'à la fin de la guerre, devenue depuis dynamique vieille dame ayant fait sa vie en Israël, accepte d'effectuer le voyage pour rencontrer les lycéens. Surprise... et inquiétude aussi, vu les dispositions, à l'égard d'Israël et des juifs, d'une forte majorité de nos élèves, encouragés dans l'outrance et la détestation par des sites, notamment "complotistes", qui participent de la face très sombre d'Internet. C'est un peu le branle-bas de combat dans l'établissement et dans la ville, la municipalité souhaitant s'associer à l'événement. Divers moments intenses rythment celui-ci, et en particulier le témoignage de D. suivi d'une discussion à bâtons rompus, dans l'amphithéâtre du lycée plein à craquer, où se pressent



entre autres des élèves de Terminale. Qui entendent, éberlués, cette honorable vieille dame raconter son sauvetage de la barbarie nazie puis sa jeunesse militante aux débuts de l'état d'Israël ; parler de son rejet viscéral des religieux zélés ; se définir comme juive et athée parce que ces deux qualificatifs correspondent bien à sa culture et à ses engagements proches du communisme ; expliquer que, voulant à tout prix éviter à ses futurs enfants d'avoir un jour honte de leurs racines juives, ou d'être maltraités à cause d'elles, elle avait décidé de s'établir en Israël ; condamner la politique du gouvernement de son pays au sujet des territoires occupés. Deux heures mémorables pour tous ceux qui ont eu la chance de les vivre. Au moment de rentrer chez elle, D. invite solennellement le petit groupe de chercheurs (sept élèves et leurs enseignants accompagnateurs) à venir en Israël l'année suivante. Après réflexion et accord mesuré du chef d'établissement, les préparatifs commencent dans la prudence... jusqu'au 13 novembre 2015 qui interrompt brutalement cette initiative extraordinaire, ainsi d'ailleurs que les plus banales sorties scolaires.

P. L.
Île-de-France

^{*} Ce concours fournit sa trame au film *Les héritiers*.



Faire groupe en classe

Avant d'être un lieu de transmission et d'apprentissage, l'école est un lieu de rencontre où se croisent et se côtoient des personnes d'âges, de statuts, de cultures et de niveaux sociaux souvent très différents. Et cette cohabitation est loin d'être simple et évidente.

De multiples groupes restreints évoluent dans un même établissement scolaire depuis le groupe classe (le plus organisé et le plus visible) jusqu'au groupe – cour de récréation (le moins organisé) en passant par le groupe des professeurs, l'équipe de direction ou l'association des parents d'élèves...

Vivre en groupe dans un établissement scolaire n'est pas inné. Les savoir-être et les savoir-faire sociaux ne sont pas des prérequis à l'école. Vivre ensemble cela s'apprend au jour le jour et sans cesse. Certains sont capables d'apprendre cette culture¹ de manière implicite en regardant les autres se comporter ; quand d'autres sont incapables d'apprendre quelque chose qui n'est pas explicitement enseigné et de multiples fois répété. Des savoirs pratiques existent ; mais l'Éducation Nationale tarde à les intégrer dans la formation initiale ou continue des enseignants par manque d'adaptation aux nouvelles réalités car aujourd'hui il ne suffit plus, pour un enfant ou un adolescent, de rentrer dans un établissement scolaire pour se sentir et se conduire comme un élève.

Comment donc aider l'enfant à occuper une posture d'élève dans la classe ?

La 1^{er} étape concerne l'enseignant : quel désir a-t-il que la classe devienne un groupe et pas seulement un rassemblement d'individus isolés et en compétition les uns avec les autres ? Que pense-t-il de la coopération et de l'entraide entre collègues ? Quelles valeurs et place accorde-t-il aux savoirs pratiques (ceux qui concernent les relations) tout au long de l'année scolaire ? Si l'enseignant manifeste de l'intérêt pour ces questionnements, il apprendra² les attitudes, démarches pédagogiques et savoirs nécessaires pour les transmettre autour de lui.

La 2^e étape est une mise en pratique des acquisitions sociales de l'enseignant dans le cadre scolaire.

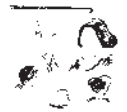
Concernant le groupe classe, sa construction passe par trois phases successives afin de créer de la cohésion entre ses membres et développer le sentiment d'appartenance de chacun au groupe :

- faire connaissance les uns avec les autres,
- se mettre d'accord sur ce que les membres du groupe vont faire ensemble,
- élaborer les règles et faire contrat entre les participants sur le vivre ensemble dans le groupe.

La première phase a pour fonction de créer des liens entre les personnes présentes dans la classe en mettant l'accent sur les ressemblances entre ceux qui vont composer le groupe ; il est bien entendu que l'enseignant participe à cette construction de liens. A travers des exercices (comme le tableau à double entrée des goûts ou des compétences) les uns et les autres vont repérer leurs similitudes. Sentir que d'autres, dans la classe, aiment les mêmes choses que soi ou partagent les mêmes goûts, rapproche ces personnes les unes des autres, crée des alliances, modifie les réactions spontanées.

Ces liens vont les conduire à échanger, s'associer, collaborer à un moment donné entre elles. Faire connaissance met ensuite l'accent sur les différences, sur les ressources et les fragilités des participants en vue de transformer les expériences de collaboration déjà vécues avec ceux qui se ressemblent en soutien, épaulement, tutorat entre ceux qui ont des ressources particulières et ceux qui ne les ont pas. Une sorte de troc peut s'installer au fur et à mesure de la vie du groupe entre élèves.

La deuxième phase a pour fonction de rassembler les participants autour d'objectifs communs et de les conduire à se sentir partie prenante de la classe. Cette étape développe l'adhésion de chacun aux orientations énoncées dans et par le groupe.



Durant cette étape (qui se renouvellera de nombreuses fois au cours de l'année scolaire et à chaque fois que l'enseignant aborde un nouveau chapitre de son programme), l'enseignant énonce qu'il cherche maintenant à "rassembler" autour de lui les participants à travers un jeu de questions – réponses pour donner du sens à ce qui va être fait en classe, pour rechercher le consensus entre les participants sur l'intérêt d'aborder tel ou tel aspect du programme et permettre à chacun de trouver des réponses à la question "à quoi ça sert d'étudier tel ou tel sujet ?" Ce moment d'échange sur les objectifs du groupe peut être mené dans la spontanéité, sans règles et sans contraintes. L'enseignant observe alors, tout en animant les débats, comment s'organise la dynamique du groupe autour des individus qui le composent : ceux ou celles qui parlent tout le temps, ceux qui n'arrivent pas à parler, ceux qui ne s'impliquent pas dans la discussion, ceux qui adhèrent au dernier propos tenu...

Et c'est en s'appuyant sur les fonctionnements et les dysfonctionnements du groupe que l'enseignant pourra conduire le groupe dans la 3^e phase qui répond à la question "de quelles règles avons-nous besoin pour que chacun trouve sa place dans le groupe ?".

Ce troisième moment doit se dérouler dans un climat apaisé pour permettre les échanges et discussions et pour rechercher ensemble un consensus pour arriver à fonctionner. L'attitude de l'enseignant à l'égard des règles est ici primordiale. Il est nécessaire qu'il ne se sente pas "énonciateur" des règles et devant ainsi les justifier mais "locuteur" comme chaque participant ; c'est-à-dire devant se soumettre aussi lui-même aux règles qui régissent la vie de la classe. Car les règles se discutent avant de s'imposer. La discussion permet l'appropriation raisonnée.

L'enseignant mettra en évidence, au terme des échanges, les règles partagées par la majorité, sinon la totalité des partici-

pants, qui constitueront le NOUS commun vers lequel chacun devra essayer de tendre au fur et à mesure du temps pour se les approprier. Il repérera le nombre d'individus (MOI) qui dans le groupe s'écartent par leurs attitudes du NOUS commun et qui spontanément constitueront les forces centrifuges avec lesquelles il devra composer.

Au retour de chaque congé scolaire l'enseignant peut consacrer du temps à l'amélioration des liens entre les membres, à la redéfinition des objectifs communs et à la régulation des conflits liés à la transgression des règles et aux dissemblances entre les participants. Lorsque ce travail est mené de manière régulière, raisonnable et paisible il produit des effets durables sur certains enfants qui sèment en dehors de la classe les savoirs sociaux ainsi acquis.

Édith Tartar Goddet
Psychosociologue
Présidente de l'ap2e
association protestante pour
l'éducation et l'enseignement



1/ Il s'agit des attitudes, conduites et normes de jugements sociaux utiles pour se conduire parmi les autres et faire avec eux. Ils se nomment : socialisation, identification à son statut et ses rôles, sentiment d'appartenance, coopération, désir de travailler avec d'autres...

2/ Les lectures, formations peuvent concerner la dynamique du groupe, le travail en équipe, le développement de l'intelligence interpersonnelle, les jeux coopératifs.

Plaidoyer pour ma paroisse

La paroisse n'a pas toujours eu bonne réputation. J'ai le sentiment que les choses ont un peu évolué, mais, dans les années 70-80 en tout cas, il était fréquent de l'accuser d'être une forme dépassée, témoin des temps de chrétienté, à la fois révolus et honnis. Je sais bien qu'il peut y avoir des cas où la vie paroissiale devient impossible, que ce soit à cause d'un curé insupportable ou de laïcs qui peuvent l'être tout autant. Cependant mon expérience personnelle de la vie en paroisse, que j'ai toujours privilégiée comme cadre de ma vie chrétienne, me semble plutôt positive : aussi voudrais-je tenter aujourd'hui en quelque sorte de "prêcher pour ma paroisse" !

Depuis près de trente ans je suis "une ouaille" – étymologiquement "une brebis" (*ovis* en latin), mais je ne bêle pas trop ! – de la paroisse de Saint-Jacques sur Darnétal, qui regroupe onze villages, dont celui où j'habite. C'est un territoire situé à proximité de Rouen, où il reste quand même quelques agriculteurs mais aussi un bon nombre de "rurbains" qui vont travailler tous les jours à la grande ville. Ceux qui sont engagés dans la vie paroissiale appartiennent à des milieux divers plutôt à dominante classes moyennes (enseignants, médecins et personnel médical, techniciens et ingénieurs), mais pas seulement. En fait quand je m'interroge sur le métier présent ou passé (vu qu'il y a quand même un bon nombre de retraités) de tel(le) ou tel(le) (les femmes, il faut le souligner, jouent un rôle essentiel), je ne puis pas toujours répondre, ce qui, après tout, est plutôt bon signe : la situation sociale n'est pas le critère dominant ; je connais Jacqueline, Philippe, Annick ou Jean et quelques autres d'abord comme des personnes avec lesquelles je me sens sur un pied d'égalité. Et il n'y a pas tellement d'endroits dans notre monde où il en est encore ainsi.

Depuis trente ans, j'ai connu quatre curés, dont le dernier nous quitte en septembre pour retourner dans son Cameroun natal. Même s'il a fallu s'adapter au caractère et à la personnalité de chacun (et ils ont dû aussi, les pauvres, s'adapter à leurs paroissiens et aux habitudes locales !), j'ai toujours réussi à travailler avec eux et avec tous ceux qui prennent des responsabilités dans la vie paroissiale : participation au conseil pastoral, équipe de préparation au mariage (et là, on est vraiment confronté à la base, à des fiancés toujours sympathiques venant de milieux divers mais le plus souvent très éloignés de l'Église et de toute culture chrétienne), animation d'ateliers de formation sur la foi. Nous avons même vécu une année sans curé résident, ce qui a été l'occasion de se serrer les coudes autour de Jean-Paul, nommé délégué pastoral, pour faire vivre la paroisse. Même s'il a pu y avoir quelques incidents, comme cette messe de la nuit de Noël où nous avons attendu en vain le prêtre qui devait célébrer et que nous avons oublié de relancer, nous nous en sommes plutôt bien sortis, je crois, réussissant même à proposer du nouveau comme cette lecture intégrale à plusieurs voix de l'Évangile de Marc, pendant le Carême.

Lieu de travail en commun, ma paroisse est aussi un vrai lieu d'amitié : il suffit de venir à la messe du dimanche pour constater que nous formons une vraie famille où l'on s'attarde à la sortie pour demander des nouvelles les uns des autres et des familles respectives.

Certes tout n'est pas parfait. Malgré une aumônerie qui eut ses heures de gloire et des messes (au moins une fois par mois) animées par les jeunes, la communauté vieillit et nous souhaiterions qu'elle puisse s'ouvrir à davantage de personnes mais ce n'est pas facile d'attirer les générations nouvelles et de s'ouvrir davantage sur l'ex-

térieur. En tout cas, notre paroisse est, de l'aveu unanime et même s'il faut parfois songer à ménager certaines susceptibilités (le choix des animateurs de chants n'est pas toujours simple lors des grandes fêtes...), un lieu où il fait bon vivre et se rencontrer, ce qui n'est finalement pas si mal.

Je voudrais, pour terminer et même si c'est très vilain de se citer soi-même, reprendre le petit texte que j'avais publié dans notre journal paroissial *Contacts*, quand, en 1999, notre groupement paroissial qui comprenait onze villages donc onze paroisses est devenu une nouvelle grande et unique paroisse de onze villages.

“Au moment où nous célébrons la fondation de notre nouvelle paroisse, l'étymologie du mot peut nous éclairer sur notre condition de paroissiens. Le verbe grec (*paroikein*) qui est à l'origine du terme français, via le latin, signifie 'habiter auprès de', 'séjourner parmi'. Son usage dans la traduction grecque de la Bible va lui donner la nuance de 'séjourner comme étranger parmi' : il est employé en particulier pour évoquer la situation d'Abraham, nomade partout où il séjourne, même en terre promise, car le vrai croyant n'est installé nulle part. C'est dans ce sens que ce mot sera repris par les auteurs chrétiens. La *Première Épître de Pierre* (2, 11) appelle les chrétiens 'gens de passage' (*paroikous*). Le Pape Clément dans

son *Épître aux Corinthiens*, à la fin du I^{er} siècle, s'adresse au nom de 'l'Église qui séjourne (*paroikousa*) à Rome' à 'l'Église qui séjourne à Corinthe'. C'est à partir de tels emplois qu'on finira par parler non plus de l'Église qui séjourne (*paroikousa*) à tel ou tel endroit mais de telle ou telle paroisse (*paroikia*).

Ainsi donc, la paroisse, étymologiquement, est un séjour précaire et provisoire : comme l'écrira à la fin du II^e siècle, l'auteur de l'*Épître à Diognète* : 'Toute patrie est pour les chrétiens une terre étrangère, et toute terre étrangère leur est une patrie'. Bref, être paroissien c'est le contraire d'être installé, ou, si l'on veut, nous sommes tous des immigrés !”.

Jean-Louis Gourdain
Rouen



Paroisse de Saint-Jacques sur Darnétal

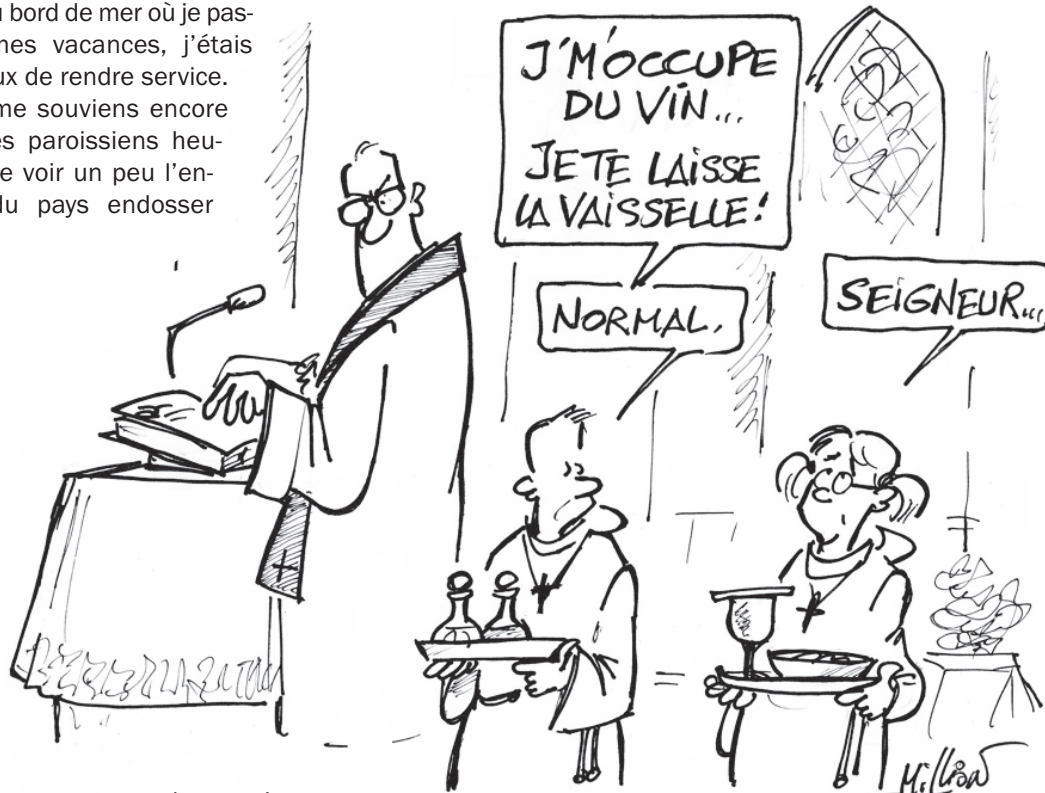
Les servants d'autel : “des bras et des cœurs”

Oui ! J'avoue. J'avoue avoir été “enfant de chœur” dans ma prime jeunesse. J'avoue qu'étant maladroit dans le maniement de l'encensoir, je n'étais que porte-croix. J'avoue que nous étions une ribambelle de “petits diabolotins” parfois plus prompts aux singeries qu'au recueillement. J'avoue qu'il était parfois difficile, les yeux encore engourdis de sommeil, de se lever tôt pour servir la messe quotidienne. Mais j'aimais ça et j'avoue que, dans cette petite ville du bord de mer où je passais mes vacances, j'étais heureux de rendre service. Et je me souviens encore que les paroissiens heureux de voir un peu l'enfant du pays endosser

Au fil des pages, on peut découvrir qu'il existe une revue *Servir* destinée aux servants d'autel, qu'il existe des propositions de formation, de rencontres, mais aussi des jeux, des quiz, (le jeu des couleurs liturgiques, le jeu des apôtres, le jeu des objets liturgiques par exemple)... et bien sûr des invitations à participer aux grandes célébrations diocésaines, à des pèlerinages telles celles du pèlerinage à Lourdes en octobre 2016.

groupes à l'initiative de parents, catéchistes, prêtres ou séminaristes. Actuellement plus de 30 000 enfants et adolescents se sont engagés dans ce service et trouvent ainsi leur place dans nos assemblées.

Cette pastorale dépasse le seul service liturgique. Elle est un lieu de proposition et d'approfondissement de la foi chrétienne. Les jeunes y trouvent une formation liturgique, une certaine catéchèse,



une autre tenue de service, m'avaient, le jour de mon ordination, envoyé des gerbes de fleurs...

En consultant les pages d'Internet consacrées aux servants d'autel, j'ai été étonné du dynamisme de ce mouvement à en juger par la quantité et la qualité des propositions qui sont faites.

À la rubrique “servants d'autel” du portail de la *Liturgie Catholique*, on peut lire ces quelques lignes entre autres : “L'Église connaît aujourd'hui un véritable renouveau de la fonction des servants d'autel dans notre pays. Dans de nombreuses paroisses, on assiste à la création de

une expérience fraternelle de convivialité, de découverte et de vie en Église”.

Comment ne pas se réjouir de ce que des enfants et des jeunes puissent découvrir non seulement qu'ils ont leur place dans nos assemblées, mais encore qu'ils peuvent rendre service !



Telles sont bien les réponses que deux frères et leur sœur m'ont données quand je les ai interrogés quant à leur fonction de servants d'autel dans notre paroisse, depuis cinq ans pour les deux frères, et quatre ans pour la petite sœur qui a voulu les suivre. Ils disent être heureux de pouvoir "apporter à l'Église", "d'apporter au prêtre un soutien", de "connaître Dieu un peu mieux" et "de connaître, à travers des rassemblements d'autres jeunes qui sont comme eux"...

Je me permets quelques réflexions et une interrogation.

C'est une chance de voir le sérieux et l'investissement de ces garçons et filles qui, encore une fois, disent être heureux de servir. Participer activement à la liturgie leur permet d'éduquer leur goût au beau et au sacré. Encore faut-il qu'il existe des adultes ou des grands jeunes qui acceptent de consacrer du temps à cette éducation.

C'est une chance et une grâce qu'à travers ce service, ils se découvrent utiles, se sentent reconnus comme ayant leur place dans la vie de l'Église et de la communauté locale qui est la leur.

C'est une chance que soit signifié de façon concrète et un peu "solennellement" le bien fondé du service qu'ils exercent à travers le "cérémonial" de remise de l'aube et de la croix. Ce rite est aussi une manière de remercier ces jeunes et ces enfants de leur fidélité à accomplir leur service.

C'est une chance que tous découvrent à travers leur service liturgique et la formation qui l'accompagne, un peu de l'intelligence des Écritures, un peu des

attitudes et des connaissances indispensables pour le service de l'autel, un peu de l'intelligence de la liturgie.

C'est une chance que l'Église puisse compter sur les servants d'autel, qui sont en quelque sorte "des bras et des cœurs". S'ils sont des bras pour aider, ils sont aussi des cœurs qui saisissent de l'intérieur quel est Celui qu'ils servent.



mais je serais curieux d'en connaître les raisons. D'autant que la proposition de vivre ce service est faite tout autant aux filles qu'aux garçons !

Quels pourraient donc être les arguments qui empêcheraient les filles de servir, d'avoir du goût pour le beau et le sacré, de s'investir dans la communauté chrétienne par le service de l'autel ?

Soyons honnêtes ! Des bras et des cœurs dans nos communautés, il en existe. Et c'est heureux ! Pour ce qui concerne les "tâches pratiques" de l'église, ce sont majoritairement des femmes. Qui s'occupe du rangement, du ménage, de l'entretien des linges liturgiques, de la décoration florale, du repassage des aubes, du nettoyage des vases sacrés, de la rédaction et de l'impression de la feuille de chants, et souvent de la permanence et de l'accueil quand ce n'est pas la gestion des commandes d'hosties, de vin de messe ou d'encens ?

Oui, j'avoue être profondément heureux de voir des garçons et des filles endosser, pour un temps la tenue du service qui est la leur. Je reste cependant un peu contrarié quand ce service, lorsqu'il est accompli par des filles, suscite autant d'étonnement et réprobation de la part de certains.

Priver ces filles de servir dans le chœur, c'est peut-être leur refuser de mieux connaître Celui qu'elles veulent servir, mais c'est probablement, pour les communautés chrétiennes, prendre le risque de ne pas assumer leur tâche éducative.

Yves Chalvet de Récy
Val-de-Marne

J'en viens à mon interrogation et elle est double : comment se fait-il que dans certains lieux d'Église, il est hors de question de recourir à des "servants d'autel" ? Je n'ai pas à juger. Il y a certainement des raisons. J'aimerais que l'on m'explique. Et ma deuxième interrogation : comment se fait-il que là où existent des servants d'autel, la fonction soit parfois "exclusivement" réservée aux garçons ? Les filles seraient-elles mises à l'écart ? N'auraient-elles pas les mêmes droits ? Je n'ai pas à juger,

Autour du mot “ensemble” : vivre ? faire ?

Né en 1933, ordonné prêtre en 1958, année du retour du général de Gaulle, de la mort du pape Pie XII, de l'élection de Jean XXIII et de l'annonce du Concile Vatican II, je suis arrivé en activité pastorale dans une époque bouleversée qui faisait encore partie des “trente glorieuses”. L'Action Catholique enfants, jeunes, adultes, était encore florissante ; la pratique religieuse était infiniment supérieure aux 5 % qu'elle atteint en 2016 chez la “Fille aînée de l'Église” et les catéchisés étaient encore nombreux, de même que les baptêmes ou les mariages. Si je tiens à me situer, c'est parce que mon cursus prend place dans cette tranche-là, 1958-2016.

Il m'a été demandé d'apporter ma réflexion autour de ce thème “Faire ensemble pour vivre ensemble”. Dans ce que je vais partager, j'opérerai parfois une bascule : “Vivre ensemble pour faire ensemble”, un peu une “tête-bêche”.

Le vivre-ensemble n'est pas un choix de vie

On ne choisit pas sa famille ; la mondialisation ou l'Europe, espace Schengen ou pas, fait que maintenant, sur un territoire, nous sommes amenés à vivre dans nos quartiers avec des gens d'origine et de culture différentes de celles des “Français de souche” ou “blancs de race” (?) disent certains... et même de religion différente : la France, pays aux mille (et plus) églises et chapelles, voit peu à peu des minarets de mosquées s'élever.

Dans certaines villes, le pouvoir d'État doit légiférer et taxer les municipalités qui refusent de mettre à disposition appartements et logements pour l'habitat social : les municipalités paient des amendes pour exclure les “pauvres” ! Dans les quartiers, les offices d'HLM ou d'OPH¹ achètent de ci de là des maisons individuelles afin d'y loger des familles monoparentales ou des “RMistes” (RSA aujourd'hui), pour briser la ghettoïsation. Mais les “cas sociaux” comme les appellent les gens, sont épinglés, montrés du doigt : c'est “le cas social du coin”.

Entre l'Église et l'école, ça n'allait pas de soi : par exemple, entre 1963 et 1995, je suis allé à toutes les kermesses des écoles de mon quartier ; or,

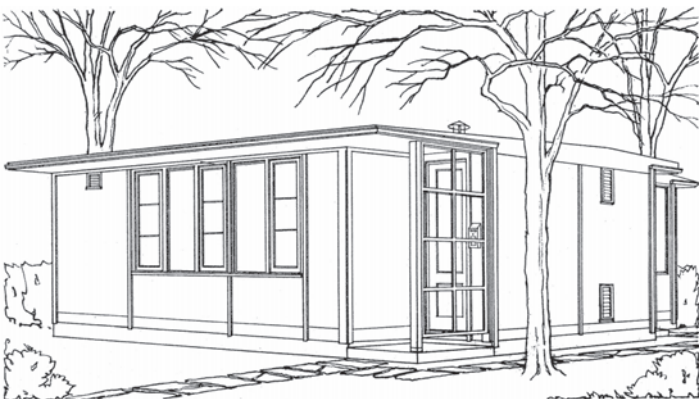
aucun instituteur ni directeur d'école n'est jamais venu faire un tour à la kermesse paroissiale, qui a lieu début septembre. Alors, c'est “venez chez moi, mais je n'irai pas chez vous ?” Aucun sauf un, Jean-Marie, qui est devenu mon ami ; et sauf l'ancien maire communiste de Calais, Jean-Jacques Barthe.

Vivre ensemble ne va pas de soi

Où ça commence et où ça finit ? Je ne me vois pas aller en vacances avec des familles de mon quartier ; nos valeurs, c'est-à-dire ce à quoi on attache de l'importance, ne sont pas les mêmes. Même chose d'ailleurs pour les “bourgeois”. Je ne me vois pas vivre en colocation : j'ai vécu plus de 25 ans de ma vie en équipe de vie et logement commun de prêtres, il y avait certaines astreintes dues à la vie en commun.

Je n'ai pas choisi de venir vivre à Calais : j'y ai été envoyé en 1963, mon origine rurale ne me préparait pas à vivre dans des cités ouvrières, des cités “pauvres” (“j'habite à Cartonville” ai-je entendu, ou “j'habite dans les UK100”, des baraquements venus du Canada) à forte densité familiale, au milieu des HLM du Fort Nieulay², ou de la ZUP du Beau-Marais², pas plus que je n'étais préparé à fréquenter les détenus du Centre Pénitentiaire de Longuenesse³ (où j'ai été aumônier).

Sans vivre ensemble “cul et chemise”, vivre en proximité passe par un faire ensemble ; c'est toujours l'histoire de la poule et de l'œuf : on constate que plus on vit



UK 100



ensemble, plus on fait ensemble, et réciproquement... Et plus on vit ensemble, plus on SERT l'ensemble, en visant bien ses besoins, ses aspirations, ses possibilités ; on s'adapte ; la fonction crée l'organe. L'important pour moi, c'est de servir, être au service, à l'écoute et accompagner, et si possible créer avec. Travailler avec, permettre à l'autre et aux autres de prendre leur place, c'est les révéler à eux-mêmes : "t'es pas plus con qu'un autre, tu peux faire".

À propos du faire ensemble, il ne faut pas se payer ni se gargariser de mots : "tous ensemble, tous ensemble", oui, slogan bien connu ! Mais il faut surtout **faire AVEC** et non pas pour l'autre ; avec et non pas vers... (genre dame patronnesse, quand on va "vers les pauvres", comme chantait Jacques Brel). Certes, il y a souvent besoin d'un leader ; mais pas d'un Führer ! **Travailler "l'avec"** donne à tout un chacun la possibilité de montrer ce qu'il peut déjà faire. **Il ne faut pas être le "faitout"** : "je fais tout, je sais faire, avec moi ce sera bien fait ... ce sera nickel", et ça va tellement plus vite de "faire pour" plutôt que de "faire faire" ou de "laisser faire", y compris des bêtises (cf. l'enfant disant à ses parents "c'est moi tout seul"). Du coup on paralyse les autres, on les empêche de faire... Dans certaines associations de parents d'élèves, le danger existe : j'en ai connu où c'était l'instituteur qui dirigeait, qui faisait les convocations, menait les réunions ; et aussi lui qui tenait la caisse, car "les gens volaient !". C'est celui qui a le **savoir** qui a le **pouvoir**, et il ne le partage que parcimonieusement. Dans les équipes d'animation paroissiale, on a tendance à refiler le boulot à la personne qui "sait" : qui "sait" parler, s'exprimer, ou qui "sait faire" les comptes-rendus... Or,

faire avec, c'est **veiller à ce que "le plus petit" puisse vivre et faire.**

Dans l'Église, je pense qu'on a peur du vide, et peur d'oser, peur de demander. Actuellement, les prêtres en âge de bosser se font une denrée rare ; alors on fait venir sous contrat des prêtres africains ou asiatiques qui "bouchent les trous", qui sont parfois paumés dans notre société, nos communautés chrétiennes ; certains frisent l'inadaptation. Mais dans les temps anciens de la colonisation des "petits noirs" ou "petits jaunes", l'acculturation n'a pas été parfaite non plus...

Pourquoi ne pas s'appuyer sur les communautés de base ? Faire vivre l'humus local ? Pourquoi avoir supprimé les ADAP⁴ ? Au Fort Nieulay, de 1983 à 2007, il y a eu 4 à 5 équipes d'ADAP. Après on a "regroupé" les paroisses ; et maintenant on relance les Célébrations de la Parole, avec ou sans communion. Nos évêques devraient se former à devenir des DRH compétents : la gouvernance de l'Église se fait par à-coups, on n'anticipe pas assez, on bouche un trou, puis un autre... Pour faire ensemble, il faut prévoir, c'est la tâche des responsables. Mais encore faut-il proposer des pistes d'actions. Actuellement, l'Église de France loupe un passage, une mort-résurrection.

Tout cela étant posé, j'écris encore deux choses. Après les événements de janvier 2015, j'ai vu fleurir sur les pare-brise des camions "je suis Charlie", ou "nous sommes tous Charlie" ; avec ce que nous vivons au printemps-été 2016, je vois apparaître le slogan nous sommes "tous des casseurs"... Cela m'inquiète que les gens soient ainsi formatés par la société. Ensemble ne signifie pas "fusion", abandon du soi. On n'existe plus que par rapport à un

ensemble dans lequel on se fond, derrière lequel on se cache.

D'autre part, en ce qui concerne le Vivre ou le Faire-ensemble en Église, je vois de la création nouvelle : Diaconia, Magdala⁵, Secours catholique, **une création nouvelle naît** : ce n'est plus seulement des secours distribués, même s'il y en a : c'est une action pour que les gens relèvent la tête, se lèvent. Lisez Messages⁶. Les Mouvements d'Action catholique spécialisée fondent comme neige au soleil ; mais il suffit de lire les articles de ces mêmes mouvements pour voir qu'il y a encore des points chauds où ça vit et où ça rayonne. Le diaconat permanent n'est pas la panacée, mais le diaconat permanent masculin (en attendant qu'il se féminise ... c'est "en commission", et chez le pape François, les commissions ne sont pas pensées pour enterrer les affaires) qui nous vient des apôtres est un signe parmi d'autres d'une Église qui sait être à l'écoute de la base. J'aime, dans les Actes des Apôtres, "l'Esprit Saint **et nous avons** décidé"... pas l'un sans l'autre, pas l'un sans les autres !

Francis Delenclos
Prêtre en paroisse ouvrière
St Antoine de Padoue
Pas-de-Calais

1/ OPH = Office Public de l'Habitat.

2/ ce sont des quartiers "populaires" de Calais.

3/ près de Saint-Omer.

4/ ADAP = Assemblée Dominicale en l'Absence (ou : en l'Attente) de Prêtre.

5/ Association (1988) et communauté d'Église en quartiers populaires, à Lille, tournée vers le Quart-Monde, les SDF, les sortant-e-s de prison.

6/ Messages, publication mensuelle du Secours catholique, tirée à 500 000 exemplaires.

Des rencontres pour la Paix

Le dimanche 22 mai, environ 150 personnes se sont retrouvées à Angers et agglomération dans une démarche de paix.

Le collectif PAS (Paix, Action, Spiritualité) qui avait organisé l'an dernier un jeûne pour la paix, appelait cette fois à un après-midi partagé où nous sommes allés d'un lieu de culte à un autre lieu de culte. Ce collectif est constitué de plusieurs associations : les Amis de la Vie, le CCFD-Terre Solidaire, le CERDI (Centre de rencontre et de dialogue interreligieux), Coexister qui s'emploie à créer du lien social au-delà des appartenances religieuses ou culturelles, Dhagpo-Angers fondée sur l'enseignement du Bouddha, la Paix en marche sur la Non-violence et Rencontre avec l'Islam. Toutes ces associations se retrouvent sur des valeurs communes : reconnaissance et respect de la diversité des opinions, ouverture aux autres, promotion du dialogue et des actions solidaires.

L'après-midi a commencé à la mosquée de Trélazé, au sud d'Angers. L'assistance était importante et la mosquée pas bien grande. Nous nous sommes donc partagés en trois groupes qui se sont succédé dans la salle de prières, posant diverses questions : pourquoi séparer les hommes des femmes ? Pourquoi les hommes

sont-ils devant ? Est-ce difficile de pratiquer le Ramadan ? Nous aurions pu rester plus longtemps, mais il a fallu laisser la place au groupe suivant et respecter l'horaire prévu.

Une heure plus tard nous étions reçus à la synagogue, bonne occasion pour certains d'entrer pour la première fois dans la synagogue d'Angers. Et quel symbole ! En effet la synagogue est installée dans une ancienne église du XII^e siècle, mise à la disposition de la communauté par la ville d'Angers. Quelques problèmes se sont posés dans la mesure où il s'agit d'un bâtiment historique : il faut respecter les vieux murs. Autre surprise : la réunion se termine, comme à l'habitude pour la communauté israélite, par une prière pour la République.

Restant dans le même quartier d'Angers, à quelques dizaines de mètres, nous allons à la rencontre de la communauté bouddhiste. Cette communauté se réunit habituellement dans une commune de la périphérie, mais, jouant le jeu de la rencontre interreligieuse, les bouddhistes se sont "relocalisés", l'espace d'un après-midi, dans le centre historique d'Angers. Présentation, suivie d'un échange avec les assistants : ces bouddhistes angevins ont reçu pour la plupart une éducation chrétienne,

que cherchent-ils dans le bouddhisme ? Pourquoi tous ces drapés et fanions ?

Notre chemin nous fait ensuite gravir les degrés qui montent vers la cathédrale d'où nous gagnons le temple de l'Église réformée : deux personnes, l'une protestante et l'autre catholique, présentent le christianisme. Je suis d'abord un peu surprise, je m'attendais à un éclairage approfondi sur l'Église réformée, alors qu'on nous a présenté le christianisme dans son ensemble, ce qui est bien logique compte tenu de la problématique de la journée.

Tous les participants se retrouvent ensuite dans une salle voisine pour un temps de prières et de recueillement : lectures et pièces musicales. Chaque communauté a choisi un texte présentant ses convictions.

Cet après-midi pour le moins original s'est terminé autour du verre de l'amitié et de différents plats illustrant la diversité culturelle. Aujourd'hui, plus que jamais, nous partageons cette conviction affirmée par le collectif PAS :

"Conscients que la paix ne coule pas de source, qu'elle se trouve menacée en permanence, il nous apparaît nécessaire de travailler sans relâche à la faire grandir".

Jacqueline Xhaard-Bourdais
Maine-et-Loire

*Aujourd'hui, dans la nuit du monde [...]
j'affirme avec audace ma foi en l'avenir de l'humanité
Je refuse de croire que les circonstances actuelles
rendent les hommes incapables de faire une terre meilleure.[...]
Je crois que la vérité et l'amour sans condition
auront le dernier mot.
La vie, même vaincue provisoirement,
demeure toujours plus forte que la mort.
Je crois fermement qu'[...]il reste l'espoir d'un matin radieux.*

Martin Luther King



*Qu'il est bon,
pour des frères,
d'être ensemble*

Chant des pèlerinages, appartenant au recueil de David

*Ah, qu'il est bon, qu'il est agréable
pour des frères d'être ensemble !*

*C'est comme le parfum de l'huile précieuse
versée sur la tête du grand-prêtre Aaron,
et qui descend jusqu'à sa barbe,
puis jusqu'au col de son vêtement.*

*C'est comme la rosée
qui descend du mont Hermon sur les hauteurs de Sion.
Car c'est là, à Sion, que le Seigneur
donne sa bénédiction, la vie, pour toujours.*

Psaume 133



Jardins partagés

Juin 2015

Bientôt à Orly, un jardin partagé va voir le jour sur un terrain près de la ludothèque. Ces jardins visent à proposer une activité de jardinage pour tous, ouverte sur l'échange, le partage d'expériences, le plaisir de contribuer ensemble au développement durable. Il ne s'agit pas d'espaces personnels. Ce projet intergénérationnel permettra de créer du lien social entre les différents quartiers. Un autre objectif : travailler sur le volet de l'insertion sociale et professionnelle avec la mise en place de chantiers éducatifs.

Déjà plusieurs rencontres se sont déroulées entre les associations partenaires, la municipalité et les habitants. Plusieurs groupes travaillent à la charte d'utilisation, ou vont visiter d'autres jardins d'Île-de-France, ou recherchent des mécènes avec deux jeunes de l'Association... Par ailleurs, deux autres jeunes vont créer un blog. Bien sûr la Municipalité, en particulier le service enfance, et Valophis¹ (Habitations à loyers modérés) participent tant au niveau des personnes que des finances. Le service urbanisme est partie prenante. Il sera demandé une subvention de 10 000 € pour les investissements, les achats d'outils...

De grands bacs sans fond seront installés en hauteur, et la terre sera ajoutée pour permettre à chacun de ne pas trop se baisser quel que soit



Photos Suzanne Cahen

l'âge. Pour l'arrosage, l'eau de pluie sera récupérée à partir des toits des bâtiments proches. Il est même prévu un repas partagé cet été entre personnes faisant partie du projet, pour apprendre à se connaître.

Il faudra attendre le mois de septembre pour les semis d'automne. Les cueillettes viendront plus tard, et ce sera la fête pour déguster ensemble les produits récoltés.

Pour l'instant cette opération est positive : elle permet de parler d'autre chose que du travail, d'aborder d'autres problèmes, car les personnes sont en confiance. Des liens sont créés, les gens se mettent en relation. Le projet est au niveau 1 : mise en place des groupes de travail. Il faudra prévoir d'inscrire dans le processus le désengagement de l'ACER².

Novembre 2015

Le chantier pour la construction des bacs de jardinières a commencé. Un groupe de bénévoles participe à cette action : une personne a fait un prototype de jardinière et a formé les éducateurs. Le partenariat avec Valophis Habitat permet un financement à 100 %. Les deux jeunes qui accomplissent le travail reçoivent un contrat de travail et disposent d'une feuille de paie établie par ECO 94, association intermédiaire.



Janvier 2016

120 personnes se sont déplacées (80 enfants et 40 adultes) pour une première action depuis l'installation du cabanon et des jardinières. Les enfants des ludothèques sont venus décorer les trois sapins mis à disposition à cette occasion. Ils ont partagé le goûter pris en commun avec le centre de loisirs.

Le CCAS³ et le CAVS ont également pris part à cette manifestation. Vu le nombre de gâteaux préparés par les familles, tout le monde a pu goûter. L'équipe de l'ACER avait préparé des chocolats chauds.

Pour le jardin, les objectifs de 2015 ont été atteints. 15 réunions publiques se sont tenues, en 2015, avec 47 personnes investies. Ces temps sont des moments de réflexion, où tout se décide de manière collégiale : convention, budget, création d'un ABC du potager, concertation avec les partenaires pour anticiper et aborder les problèmes techniques...

Tous les quartiers de la ville étaient représentés. Sur l'année, 170 personnes dont 80 enfants ont participé à ce projet.

Quatre jardins partagés ont été visités en Île-de-France : il s'agissait de prendre des informations sur l'aménagement, le fonctionnement et les difficultés rencontrées.



Mai 2016

Le 18 mai, un photographe de Valophis Habitat viendra faire une photo du groupe pour l'article du journal. On souhaite la présence des jeunes ayant participé aux chantiers éducatifs

15 personnes travaillent sur le projet. Une page Facebook est mise en place. Les trois récupérateurs d'eau ont été installés, mais il faut attendre que la Mairie fasse les raccordements. Les gouttières du cabanon alimentent un réservoir. Chaque adhérent disposera d'un abécédaire du potager.

Des fraises, fèves, pommes de terre, radis, carottes, rhubarbe, citrouilles, fleurs et plantes aromatiques ont été plantés. Des permanences devraient être prévues entre 14 h et 18 h deux fois par semaine pour commencer.

Nous espérons une inauguration pour le mois de septembre.

Suzanne Cahen
Orly

1/ Opérateur social présent dans toute l'Île-de-France et principalement dans le Val-de-Marne. Il intervient sur la totalité des métiers du logement social et offre ainsi, en accompagnement des politiques urbaines et sociales des collectivités, des solutions diversifiées leur permettant de répondre aux besoins et d'accompagner les familles dans leur parcours résidentiel.

2/ ACER : Association Clubs et Équipes de Rue

3/ CCAS : Centre Communal d'Action Sociale



Changer de regard

Faire ensemble pour vivre ensemble : quel beau projet !

De fait cet objectif concerne tout le monde, toutes les classes sociales. Les familles Roms ne sont pas différentes. Certes à cause de leur habitat et de leurs activités pour survivre, on les met à part. Ces familles ont les mêmes besoins de vie et de reconnaissance que les autres.

Cependant en ce qui me concerne je n'ai pas encore réussi à inviter les familles que je connais à rencontrer d'autres personnes. Je suis cependant témoin de belles réalisations initiées par d'autres qui permettent de vivre des moments de rapprochements et de partage. Je m'emploie à dire et à redire à ces familles qu'il n'y a pas qu'elles qui subissent des discriminations et que beaucoup de gens souffrent. Ils ne sont pas les seuls à galérer. C'est important que peu à peu ils le découvrent par eux-mêmes.

Le vivre ensemble est une lente construction toujours à fortifier. Il passe par le "Faire ensemble". Et cela concerne toutes les communautés, toutes les associations. Regardons la "Journée mondiale du migrant et du réfugié" où les communautés heureuses de se retrouver bâtissent ce temps fraternel de prières, de chants, de danses. Mais elles restent ensuite les unes à côté des autres. Regar-

dons tel ou tel centre social qui développe ces faire-ensemble à travers des activités diverses, et qui peu à peu s'ouvre au plus grand nombre de personnes. C'est le "faire-ensemble" qui crée des liens entre les hommes, les femmes et les enfants.

Il y a des paliers à respecter. **La notion de temps est très importante.** Il faut aussi s'armer de **patience.**

Sortir d'un isolement

Les familles Roms que je rencontre depuis plus de trois ans ont été longtemps **très isolées.**



Photo : Trace

Elles le sont encore. Chacune est préoccupée en priorité par la nécessité de gagner un peu d'argent pour nourrir la famille. Le reste (papiers, démarches, voire soins) passe après. Cependant la scolarité des enfants devient peu à peu une priorité. Les adultes qui n'ont pas été scolarisés dans leur pays et qui restent entre eux dans les squats ou les bidonvilles n'ont rencontré comme "français" que

des bénévoles et quelques personnes faisant souvent partie d'associations comme "Rencontres tsiganes" ou "Médecin du Monde", ou Agir Tous pour la Dignité, ou Secours catholique, ou autres. C'est ainsi qu'Ardelian ou Alin, en France depuis 10 ans, ne disent pas un mot de français. Ils s'appuient sur leurs femmes qui se font comprendre. C'est ainsi aussi que ceux qui ont obtenu un appartement grâce aux associations ou à l'État continuent à rejoindre chaque jour leur famille, leur communauté, dans les squats trouvés par d'autres. Car ils peuvent, entre autres, y déposer leur ferraille ou leurs trésors. C'est leur travail ! Dans un appartement, ces dépôts sont impossibles.

Ces familles aiment **être "visitées"**. "Quand reviens-tu me visiter ? Tu m'as oublié ? Pourquoi tu ne viens plus ?" La chaise ou le bord du lit est vite dépoussiéré. Quand il y en a, un verre de coca ou de café est souvent proposé. Il ne faut pas trop multiplier les visites super rapides : les langues se délient au bout d'un moment.

Les enfants scolarisés depuis trois ans commencent à avoir des copains "français" mais préfèrent encore rester entre eux ! Les enfants sont l'espoir des familles et le nôtre. Car bien que la scolarité ne soit pas évidente, c'est une entrée vers "une forme d'intégration et d'indépendance". Le chemin sera long. Surtout pour ceux qui entrent au collège directement et qui n'ont jamais été scolarisés. Je me réjouis de l'accueil des enseignants.



Autre barrière : celle de l'**accès à l'emploi**. Ceux qui arrivent à travailler grâce à une agence d'intérim ou qui bénéficient d'un chantier d'insertion en rencontrant d'autres travailleurs, font une expérience humaine différente. Quant à ceux qui, pour survivre, vendent sur la voie publique les affaires trouvées dans les poubelles après des heures et des heures de marche ou ceux qui vendent la ferraille (une tonne pour 20 ou 40 €) ils n'ont pas toujours la possibilité de "parler" avec d'autres. Les femmes qui mendient et qui sont postées au même endroit finissent par créer quelques liens. Je suis témoin à la fois de rejet et de solidarité silencieuse.

Les accompagnements à l'hôpital ou dans une administration sont un bon point de départ. On partage les inquiétudes, les espoirs au cours de ces très longs temps d'attente ! Joie d'obtenir la carte AME (Aide Médicale d'État) ou tel papier administratif voire une carte grise ! Ces accompagnements sont des temps forts de dialogue, d'essai de communication. On rassure ! On finit par se comprendre ! On se devine !

Le personnel médical, souvent très respectueux et à l'écoute, est un réel réconfort. En revanche, le suivi des soins et la prise régulière des médicaments ne sont pas évidents. Prendre un cachet matin, midi et soir ne correspond pas à leur rythme. Ils n'ont souvent qu'un repas par jour et pas forcément le soir. De plus les boîtes de médicaments ont l'art de disparaître avec leur posologie ! Pas évident pour un "étranger" de redire comment prendre ce médicament, ni à quoi il sert ? Comment assurer les soins du bébé de trois

jours qui découvre sa nouvelle maison : le squat trouvé par ses parents dans lequel deux robinets d'eau répondent aux besoins de 200 personnes ?

La mise en confiance

C'est important de dire à tel ou tel : *"Oui tu es capable"*. Peu à peu les uns et les autres font des démarches seuls. Se rendre à un rendez-vous médical ou administratif, prendre un bus devient possible. Pour certains les bus n'ont plus aucun secret. Seul manque le ticket !

Mais beaucoup ont peur de ne pas être compris et préfèrent un accompagnement. *"Je ne parle pas assez bien. Toi, tu sais !"*

Des initiatives sont prises grâce à des bénévoles

Ce sont essentiellement des personnes extérieures qui vont chez eux. Et pas encore l'inverse. Fête dans un squat avec des danses, des performances acrobatiques, des jeux. Confection d'albums de photos. Fête pour Noël. La fête du 8 avril, avec Latcho Divano¹, a été un moment fort sur la place publique. Les collectifs du département (Rencontres Tsiganes, Médecin du Monde, CCFD-Terre Solidaire, Fondation abbé Pierre...) ont réalisé le 11 juin dernier, une magnifique fête à Gardanne avec les familles Roms accueillies par une municipalité communiste depuis quatre ans. Débats, expositions, stands des associations, repas confectionnés par les familles, pièce de

théâtre qui racontait le parcours de familles Roms. Texte proclamé en français et en roumain. Moment magique où nous étions en communion les uns avec les autres grâce à un spectacle ! Plus de 2 000 personnes ont été présentes ce jour-là (4 000 selon les organisateurs, 1 000 selon la police ! 2 000 selon mon évaluation).

Ces rencontres festives sont des moments forts. Ils sont le point de départ pour créer un vivre ensemble et renforcer les liens. Mais il y a beaucoup à faire patiemment. Ce qui est sûr, c'est que les familles arrivent toujours à contacter telle ou telle personne quand il y a un problème et des solutions urgentes à trouver. N'est-ce pas important ? C'est une façon de sortir d'un isolement.

Changer de regard sur l'autre, dans les deux sens, est fondamental

Une question demeure et dépasse la problématique des Roms voire celle des migrants : avon-nous réellement au fond du cœur ce désir du vivre ensemble ?

C'est un travail de longue haleine, un peu à l'image de la "construction" de notre fragile démocratie, avec tous les défis qu'elle a à assumer en ces temps de suspicions, de craintes et d'espoir d'un autre monde !

Michèle Bourguignon
Marseille

1/ Latcho Divano : festival de culture tzigane à Marseille.



Communauté d'agglomération : entre intérêt particulier et intérêt général

Jamais on n'a autant parlé de **vivre ensemble, de solidarité, de fraternité et de respect mutuel**. Comme une formule magique qui permettrait de conjurer un mauvais sort, d'anticiper un danger imminent, voire fatidique. La solidarité, depuis quelques années a été galvaudée, le respect également. Ce sont des termes que l'on retrouve dans tous les discours, de quelque bord qu'ils viennent. À croire que ces valeurs sont vraiment universelles et que les hommes n'ont véritablement qu'un seul et unique objectif, faire de ce monde une nouvelle et vraie utopie.

Le domaine, par excellence, de la mise en œuvre d'un tel projet est le domaine politique, là où les idées sont débattues, s'actualisent, se réalisent, se transforment en actions. Les réformes multiples que nous voyons fleurir dans le champ de la politique territoriale, en sont un exemple remarquable.

Leurs objectifs sont simples et remplis de bonnes intentions : harmoniser les moyens économiques de toutes les régions ; équilibrer le poids de chacune d'elles dans les prises de décision. Un poids identique ? Pas tout à fait. Semblable ? Encore moins puisqu'il convient de conserver au territoire son originalité, son label. Alors, quoi ? Qu'est-ce qui motive ce désir de vouloir faire toujours plus grand ? De concentrer, centraliser les pouvoirs ?

Les communes, il est vrai, lorsqu'elles comptent moins de 1 000 habitants, pèsent peu dans les décisions politiques, sauf en période électorale. Elles disposent

de peu de moyens financiers pour assurer à leurs habitants les meilleures conditions pour les services de l'eau, de l'assainissement, de la voirie...

La mise en place des communautés d'agglomération ou de communes a pour but de rétablir un peu de cette égalité qui est un droit fondamental à l'existence. Cela semble une excellente chose.



Charleville-Mézières, Place ducale. Photo Henri Docquin

C'est pour cette raison que, de la fusion des communes participant à *Cœur d'Ardenne* autour de Charleville-Mézières, et à la communauté de communes du *Pays sedanais* autour de Sedan, est née la communauté d'agglomération *Ardenne Métropole*. Mais, si l'idée semble bonne, une lecture attentive du contrat laisse entrevoir quelques risques dans son application. Créée pour rendre le département des Ardennes plus compétitif par rapport à Reims (la totalité de la population des Ardennes tient dans celle de Reims et de sa périphérie), la communauté d'agglomération vise surtout à répartir différemment le poids des charges qui, jusque-là, reposait sur les communes-centres, Charleville-Mézières et Sedan. Ces deux

villes, en effet, disposent de toutes les infrastructures culturelles, sportives, de santé, de formation : piscine, médiathèques, écoles, collèges, lycées, cinéma, équipement sportifs... ; aussi drainent-elles les populations des communes alentour, qui bénéficient de ces équipements. Rien à redire à cela, sauf que les charges pesaient uniquement sur les contribuables Sedanais et Carolo-

macériens. Or, en raison de la situation économique du département, les contribuables sont de moins en moins nombreux à payer l'impôt et ce dernier pèse de plus en plus lourd sur les ménages imposés. Il était donc justifié de faire en sorte que

les communes "clientes", participent au financement de ces services. On appelle cela "soutenir le fait urbain".

D'autres mesures prévues dans la loi incitent à faire tomber dans le pot commun de l'agglomération, la gestion d'équipements d'intérêt général. Sur ce point, Charleville-Mézières, qui avait déjà mis en place une communauté de communes *Cœur d'Ardenne*, avait un temps d'avance. Juste avant la fusion, elle avait transféré un nombre important de ses équipements et fait voter de nouveaux projets. Lors de la mise en place d'*Ardenne Métropole*, ceux-ci ont été, de fait, inscrits au programme de la nouvelle agglomération. Si bien que rapidement, la marge restant



pour le transfert de la médiathèque de Sedan, son centre aquatique, son stade, son centre culturel est apparue très (trop) étroite. Et ne parlons pas alors de la prise en charge des investissements pour les autres petites communes ! Le piège, c'est que la loi prévoit que, plus grand est le nombre d'équipements d'intérêt général transférés, plus la dotation globale accordée par l'État est importante et plus, en théorie, l'agglomération a de moyens de traiter de manière équitable toutes les communes du territoire.

Dans le conseil communautaire, toutes les communes sont représentées au prorata de leur population... Les décisions sont donc prises par (et pour ?) Charleville et Sedan.

Toutefois, les deux villes n'ont pas à elles deux, la majorité. Elles sont obligées de trouver des alliances pour faire passer les décisions prises en bureau. Les premiers conseils communautaires ressemblaient à des chambres d'enregistrement. Aujourd'hui, un vent de fronde souffle sur les rangs de l'assemblée et les communes rurales s'organisent pour obtenir leur part du gâteau, mais chacune veut la plus grosse part. Dernièrement, on a assisté à un drôle de conseil : le président, et maire de Charleville, a proposé aux conseillers de partager équitablement une subvention de l'État entre les communes (toutes les subventions passent par l'agglomération qui les redistribue). Cette subvention était auparavant versée à chaque commune selon des critères préétablis ; la préfecture, représentant l'État, pouvait ainsi annoncer à chaque maire, le montant de la subvention qu'il allait re-

cevoir. Cette règle existe toujours et les différents maires ont donc eu à connaître dernièrement, ce qui théoriquement devait leur revenir. Logiquement, certains percevaient plus que d'autres, mais la répartition n'était pas forcément juste. Dans un souci d'équité, et pour aider les petites communes donc, le président a proposé de partager ladite subvention de manière que tout le monde reçoive la même chose. Certains percevaient moins que ce qui était prévu, d'autres plus. Charleville et Sedan, pour leur part, perdaient dans cette situation une somme d'argent importante. Belle idée, donc, mais rejetée par les communes rurales qui ne prétendaient pas lâcher un sou de ce qui leur était promis, au plus grand mépris de leurs voisines encore plus pauvres qu'elles. C'est cela la solidarité intercommunale !

À côté d'*Ardenne Métropole*, d'autres communautés d'agglomération ont vu le jour dans le département. Les critères retenus pour les constituer sont la proximité territoriale, l'appartenance à un même bassin de vie, de passé historique et de culture, autant d'éléments facilitant le vivre ensemble. C'est ainsi que la Vallée de la Meuse, par exemple, vit l'apparition de deux communautés de communes *Meuse et Semoy* et *Rives de Meuse*. Situées le long des berges du fleuve aux nombreux méandres, les communes répondaient aux critères retenus en termes de traditions, de savoir-faire industriels, d'histoire. Poursuivies par le préfet à se regrouper en communauté d'agglomération pour atteindre un chiffre de population suffisant, *Meuse et Semoy*, et *Rives de Meuse* entrèrent dans

un conflit dont l'unique cause était la richesse communale. Rives de Meuse avec la centrale de Chooz, est beaucoup plus riche que Bogny-sur-Meuse, dont le patrimoine industriel a fondu au fil des restructurations d'entreprises. Les communes de la pointe des Ardennes, autour de Givet, ne veulent pas des pauvres de la vallée avec lesquels ils devront partager leurs moyens financiers et qui ne leur apporteront rien en retour. Il a fallu l'intervention ferme du préfet pour que le projet de fusion aboutisse. Mais rien n'est acquis. On assiste maintenant à des demandes individuelles de communes qui souhaitent rejoindre d'autres communautés d'agglomération. Bogny par exemple se verrait bien dans *Ardenne Métropole*. Mais la commune se heurte à d'autres obstacles : "On vient juste de se mettre d'accord entre nous, on ne va pas démolir ce qui a été fait pour introduire encore plus de complexité". La question reste à l'étude à *Ardenne Métropole*. C'est compliqué de vivre ensemble !

Tant que les questions resteront posées en termes de comparaison des patrimoines, des richesses économiques, tant que prévaudra l'intérêt particulier sur l'intérêt général, et que les politiciens de tout poil se préoccupent davantage de leur carrière personnelle que du bien-être de leurs administrés, appliquer les grands principes de notre République demeurera une gageure. Mais, l'histoire des grandes agglomérations, des grandes régions, des grandes communes ne fait que commencer. Attendons et voyons !

Marie-Inès Silicani
Charleville, le 18 août 2016



Solidarité, un mot-valise ?

La solidarité serait-elle l'un de ces détestables mots qui, comme disait Paul Valéry, "ont plus de valeur que de sens, et chantent plus qu'ils ne parlent" ? Elle fait aujourd'hui l'unanimité. Elle donne son nom à des lois (SRU, PACS, RSA). Elle a même acquis, dans le traité européen, le statut d'un principe juridique. Partout en Europe les politiques sociales prennent le nom de politiques de solidarité. En 1987, une encyclique du pape Jean-Paul II, *Sollicitudo rei socialis*, a fait de la solidarité "la vertu chrétienne par excellence". La société civile n'est pas en reste : les organisations et entreprises solidaires se multiplient. La solidarité est devenue une sorte d'auberge espagnole. Que veut-elle dire au juste ? D'où nous vient-elle ?

L'idée fut lancée dans la sphère politique à la fin du XIX^e siècle par Léon Bourgeois, éphémère Président du Conseil (de novembre 1895 à avril 1896) et futur prix Nobel de la paix. Dans un petit livre publié en 1896, *Solidarité*, le militant radical ne propose rien d'autre qu'une voie médiane entre les deux grandes causes qui divisent les sociétés, le libéralisme et le socialisme¹. Il entend concilier deux exigences apparemment contradictoires, la liberté individuelle et la justice sociale. La thèse est convaincante : puisque chaque être qui arrive au monde retire des bienfaits de la vie sociale, il a de ce simple fait des obligations envers ses contemporains et ses successeurs. Dès lors qu'il accepte la vie collective et profite du patrimoine commun, chacun doit s'engager à concourir au paiement de la dette commune, à la mesure de ce qu'il a reçu.

La doctrine vise à justifier l'impôt progressif sur le revenu, la législa-

tion sur les assurances sociales et sur les retraites, ainsi que la mise en place de services d'intérêt général destinés à "accroître l'interdépendance mutuelle" selon l'expression du juriste Léon Duguit. Elle cherche surtout à donner un contenu à cette république radicale qui se veut anti-collectiviste tout autant qu'anti-libérale. Ce "socialisme libéral" selon les mots de son promoteur, refuse la résolution des conflits par la lutte des classes et opte pour la voie parlementaire.

En réalité, l'idée de solidarité a traversé tout le XIX^e siècle. Les lendemains de la Révolution française sont taraudés par l'énigme de ce qui peut relier des individus désormais émancipés sans retour. Comment penser le lien entre ces individus détachés de leurs appartenances corporatives et déclarés libres et égaux ? Devant les révoltes ouvrières et le risque d'éclatement de la société, des Lamennais, Pecqueur, Michelet et bien d'autres en appellent à "l'unité perdue du genre humain" et à l'harmonie universelle. Ils insistent sur la réalité de l'interdépendance entre tous les membres de l'espèce humaine, interdépendance devenue plus flagrante avec la révolution industrielle et ces nouveaux "rails de fer" qui multiplient les échanges entre les hommes.

C'est un imprimeur progressiste, futur député à l'assemblée constituante de 1848, qui donne le nom de "solidarité" à cette loi d'interdépendance mutuelle (Pierre Leroux, *De l'Humanité* 1840). Il dit l'avoir emprunté au vocabulaire juridique (en droit romain, l'obligation *in solidum* désigne "l'engagement par lequel les personnes s'obligent les unes pour les autres et chacune pour tous") dans le but

de remplacer la charité, peu en phase avec les idées laïques et surtout impossible à organiser. Aussitôt, le philosophe Charles Renouvier prédit une immense fortune à cette magnifique idée "à la fois humaine et divine"². Les chrétiens, d'ailleurs, ne tardent pas à revendiquer ce mot dans lequel ils reconnaissent le dogme de la rédemption collective, si bien résumé par la phrase de Saint-Paul : "*nous sommes tous membres d'un même corps*". La force de la notion est qu'elle récupère la tradition chrétienne en lui donnant des couleurs laïques. Providentielle ou naturelle, cette loi d'interdépendance nous indique la direction à suivre : nous devons être solidaires.

La notion est d'autant plus puissante qu'elle est attestée par les sciences. Les naturalistes insistent sur la coopération entre les organes de tout être vivant. Saint Simon, le précurseur du socialisme, avait proposé d'étudier le corps social comme "un corps organisé", un corps dont aucun des organes ne peut vivre indépendamment des autres. Mais la solidarité désigne-t-elle un fait ou bien un idéal ? s'interrogent les économistes. "*Laissons-faire la solidarité naturelle*", diront des libéraux comme Frédéric Bastiat, qui refusent toute intervention autoritaire sur le mécanisme des échanges. Cette solidarité qui écrase les faibles doit faire place à une solidarité volontaire, répliqueront les autres (parmi lesquels Charles Gide). Car la solidarité n'est pas toujours bonne. Il y a une solidarité dans le mal, celle des associations de malfaiteurs, celle du loup et de sa proie. La solidarité qu'il s'agit de développer est une solidarité visant la justice, et destinée à rectifier les effets nocifs de



la solidarité factuelle. Cette solidarité-là, inspirée par l'expérience des sociétés de secours mutuels, est à la recherche d'une organisation coopérative et mutualiste. Or les premiers sociologues, Alfred Fouillée (*La science sociale contemporaine*, 1880) et Émile Durkheim (*De la Division du travail social*, 1893), soulignent que, dans des sociétés passées sous le régime du contrat, les individus sont de plus en plus autonomes, mais ils deviennent également plus étroitement dépendants les uns des autres. Cette solidarité "organique", contractuelle et coopérative, nécessite l'intervention de la puissance publique pour faire respecter la juste exécution des contrats.

La doctrine politique proposée par Léon Bourgeois a fait son miel de tous ces travaux. Il faut signaler que, entre 1896 et 1914, la solidarité fit l'objet d'intenses débats.



Elle traversa une épreuve cruciale au moment de l'affaire Dreyfus, quand elle fut revendiquée par les partisans d'une "solidarité" avec l'armée et avec la nation. Les solidaristes ont dû affirmer la priorité de la justice sur tout intérêt pré-

tendument supérieur de la collectivité. Ils ont ainsi précisé leur conception de la solidarité en affirmant que la liberté de tous suppose le respect des droits de chaque individu. Mais un individu relié à tous les autres est conscient des obligations que crée ce lien, autrement dit une "personne". La doctrine de la solidarité s'inscrit ainsi dans la lignée de l'individualisme juridique et des philosophies du contrat. Elle respecte les droits de l'individu, mais d'un individu concret, assumant ses liens avec ses semblables. Le véritable individualisme est celui de la "personne" envisagée dans son existence sociale, et non d'un individu isolé et abstrait. L'idée de solidarité permet ainsi de surmonter la limite libérale en montrant comment la liberté peut générer des obligations positives qui préservent cette liberté.

Malgré son immense succès (l'Exposition universelle de 1900 fut placée sous l'invocation de la solidarité), l'idée est cependant confrontée à une contradiction majeure. Théoriquement, "la solidarité n'a pas de frontières", comme le clame Millerand à l'ouverture de l'exposition : elle a vocation à l'universel ; mais pratiquement, elle ne peut trouver ses conditions d'exercice que dans le cadre d'une communauté politique reposant sur la volonté de ses membres.

Devenue quasiment la philosophie officielle de la troisième République, l'idée de solidarité perd ses couleurs devant l'éclat de la révolution à l'Est. Réapparue très timidement dans la constitution de 1946 (*"La Nation proclame la solidarité et l'égalité de tous les Français devant les charges qui résultent des calamités nationales"*), elle est au principe du plan de Sécurité sociale élaboré par Pierre Laroque.

L'idée connaît un énorme regain de faveur à partir des années 1980. Avec l'effondrement du communisme, au-delà de l'analyse de la société en termes de lutte des classes et au-delà des projets de révolution sociale, on retrouve les vertus de cette troisième voie. Dans un contexte de libéralisme débridé et d'accroissement des inégalités, l'invocation de la solidarité, mondialisation financière et environnementale aidant, manifeste l'exigence renouvelée de régulation politique dans un régime de liberté.

Mais quelle sera l'instance politique capable d'assurer l'effectivité du principe ? En 1900, le cadre paraît évident : c'est la nation. La République est sociale, libérale... et nationale. La troisième composante est devenue problématique aujourd'hui. Quel peut-être le cadre d'application de la solidarité à l'heure de la mondialisation ? Le retour vers les origines de l'idée ne donne pas la réponse à cette question cruciale. Mais elle pourrait au moins suggérer qu'il est possible – et plus que jamais nécessaire – de mener de front l'exigence de liberté et celle de justice, y compris à l'égard des générations futures. Faute d'une responsabilité collective qui passe par la délibération et l'accord négocié, cette belle idée pourrait bien se dégrader en une sorte de saupoudrage destiné à colmater les brèches d'une société en proie à un individualisme forcené.

Marie-Claude Blais, philosophe
Université de Rouen, 9-07-2016

Le livre de M.-C. Blais, *La Solidarité, Histoire d'une idée*, (Gallimard) est à nouveau disponible en librairie.

1/ Léon Bourgeois, *Solidarité*, A. Colin 1896, réédition par mes soins, Le Bord de l'Eau éditions, 2008.

2/ MC Blais, *Au principe de la république. Le cas Renouvier*, Gallimard, 2000



“Le Christ est

Après un séjour de dix-huit mois, entre 50 et 52, à Corinthe, Paul est resté en contact avec la communauté chrétienne qu'il y a fondée, et c'est sans doute parce qu'il reçoit des nouvelles alarmantes de l'état de l'Église de Corinthe qu'il prend la plume, en 54-55, pour répondre aux nombreux problèmes qui s'y posent.

Corinthe, qui avait été totalement détruite en -146 par Mummius, lors des campagnes de Rome pour s'emparer de la Grèce, et reconstruite en -46 par César, est devenue, à l'époque de Paul, la troisième ville de l'Empire romain, après Rome et Alexandrie, avec pas moins de 500 000 habitants. Les questions qui s'y posent sont révélatrices des difficultés que rencontre la prédication chrétienne dans une mégalopole cosmopolite, de culture hellénistique.

Après les salutations d'usage et quelques compliments en guise de *captatio benevolentiae*¹, Paul en vient au premier sujet qu'il va traiter : les divisions dans la communauté. Des partis s'y sont formés, à l'image des courants et tendances qui traversent les écoles philosophiques grecques du temps. Les uns revendiquent le patronage de Paul, les autres celui d'Apollos, un juif alexandrin, beaucoup plus éloquent que Paul², qui est peut-être l'auteur de *l'Épître aux Hébreux*³, d'autres encore se réclament de Pierre, désigné ici de son nom araméen de Céphas. Quant à un éventuel parti du Christ, il demeure bien mystérieux. Peut-être faut-il voir simplement dans le “*Moi, à Christ*”, la

Mais je vous exhorte, frères, au nom de notre Seigneur Jésus Christ : soyez tous d'accord, et qu'il n'y ait pas de divisions parmi vous ; soyez bien unis dans un même esprit et dans une même pensée. En effet, mes frères, les gens de Chloé m'ont appris qu'il y a des discordes parmi vous. Je m'explique ; chacun de vous parle ainsi : “Moi j'appartiens à Paul. – Moi à Apollos. – Moi à Céphas. – Moi à Christ”. Le Christ est-il divisé ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Est-ce au nom de Paul

réponse de Paul à ces divisions, voire la remarque d'un copiste qui aurait été intégrée, comme il arrive, dans le corps de la lettre. Mais s'il y a vraiment des gens qui se réclament du Christ par opposition à Paul, Pierre ou Apollos, ce n'est pas sans intérêt pour nous aujourd'hui, en un temps où les chrétiens sont divisés. Prenons garde en effet de ne pas revendiquer l'exclusivité de l'appartenance au Christ : ne pensons pas que nous sommes plus chrétiens que les protestants et les orthodoxes si nous sommes catholiques, plus chrétiens que les catholiques et les orthodoxes si nous sommes protestants, plus chrétiens que les catholiques et les protestants si nous sommes orthodoxes ! Le Christ n'est pas un objet qu'on



-il divisé ?”

que vous avez été baptisés ? Dieu merci, je n'ai baptisé aucun de vous, excepté Crispus et Gaius ; ainsi nul ne peut dire que vous avez été baptisés en mon nom. Ah si ! J'ai encore baptisé la famille de Stéphanas. Pour le reste, je n'ai baptisé personne d'autre, que je sache. Car Christ ne m'a pas envoyé baptiser, mais annoncer l'Évangile, et sans recourir à la sagesse du discours, pour ne pas réduire à néant la croix du Christ

(1 Co 10-17, TOB 2010).

pourrait s'approprier, il ne saurait être un facteur de division entre chrétiens, mais, comme va le rappeler Paul, un facteur d'unité : se diviser au nom du Christ, c'est diviser le Christ : “Le Christ est-il divisé ?”, s'indigne le théologien du corps du Christ, un corps auquel nous appartenons tous. Ce qui est au centre de l'histoire humaine, c'est en effet la mort du Christ sur la croix “pour vous”, pour nous, pour le monde, en un acte de salut définitif puisque sa mort, même si ce n'est qu'implicite dans les propos de Paul ici, prélude à sa résurrection.

La fin du présent passage peut sembler moins intéressante mais mérite tout de même qu'on s'y attarde quelque peu. Paul s'y réjouit

de n'avoir baptisé que très peu de personnes à Corinthe, ce qui lève toute ambiguïté à propos d'un parti qu'il aurait lui-même voulu fonder. Du coup, il rappelle sa mission propre : “annoncer l'Évangile” et non pas baptiser. Paul anticipe ainsi sur ce qu'il va dire un peu plus loin, au chapitre 12, de la diversité des charismes et ministères au sein de l'unique corps du Christ. Le moyen d'être “tous d'accord et qu'il n'y ait pas de divisions parmi ‘nous’” suivant l'exhortation pressante lancée par Paul au début de ce texte, c'est de travailler tous ensemble à un même but – l'annonce de la bonne nouvelle d'un Dieu fait homme, mort sur une croix et ressuscité pour nous sauver tous –, en respectant les capacités de chacun, sans vouloir entrer en concurrence les uns avec les autres, sans vouloir tout faire, en se méfiant également de ce que Paul appelle ici “la sagesse du discours”, en l'occurrence les artifices et subtilités de la rhétorique grecque, aujourd'hui les clichés d'une parole médiatique politiquement correcte et finalement vide de sens.

Jean-Louis Gourdain
Rouen

1/ Technique rhétorique qui vise, dans l'introduction d'un discours, à rechercher la bienveillance du destinataire.

2/ Cf. Actes 18, 24-28. Apollos n'est sans doute plus à Corinthe quand Paul écrit. Pas plus que Paul lui-même ou Pierre, il n'a rien fait pour susciter un parti se prévalant de son nom.

3/ Une hypothèse très vraisemblable, avancée par Luther au XVI^e siècle



Construire la confiance chez les jeunes enseignants

Fondé sur les idées et les principes du Mouvement Mondial d'Éducation pour Tous, le modèle de gestion autonome des écoles représente un changement important dans l'organisation des écoles, ici, aux Philippines. Ce modèle se définit comme la décentralisation de l'autorité de prise de décision, pour la faire descendre du niveau administratif central, régional ou local, pour en arriver aux sites scolaires individuels.

L'objectif de cette politique est de rassembler les chefs d'établissement, les enseignants, les élèves, tout comme les parents, les subdivisions administratives locales et la communauté, pour promouvoir l'efficacité des écoles. En d'autres termes, la décentralisation donne un pouvoir de décision aux chefs d'établissements, aux enseignants et aux autres forces motrices, alors qu'auparavant, le pouvoir relevait des fonctionnaires au niveau central, régional et divisionnaire. L'autorité donnée aux écoles est telle que les décisions peuvent être prises par ceux qui sont impliqués de près pour résoudre les défis dans chaque école, de façon à ce que les besoins spécifiques des élèves soient pris en compte de façon plus efficace.

L'élément de base qui sous-tend la gestion autonome des écoles est un changement dans le management de l'établissement, consistant à augmenter le niveau d'implication et de participation des enseignants, élèves, parents et autres parties prenantes, en installant des partenariats école-communauté. Ceci est mené à bien selon les principes de subsi-

diarité et de collégialité. La **subsidiarité** épouse l'idée que la résolution de problèmes et la prise de décision doivent se faire à l'échelon le plus bas. *Puisque le chef d'établissement, les enseignants, les élèves, les parents et les membres de la communauté sont plus familiers des activités et des difficultés de leur école, ils sont donc en meilleure position pour résoudre leurs propres problèmes.* Quant au principe de **collégialité**, il réclame un travail d'équipe et un guidage partagé pour prendre les décisions sur ce qui est le mieux pour les élèves.

Par conséquent, le processus de prise de décision partagée, de planification participative, de débat sur les nouvelles directions de travail, pour tenter de nouvelles approches et apprendre les uns des autres, donne aux enseignants, aux élèves et aux parents, ainsi qu'aux responsables des écoles la confiance nécessaire pour élaborer des programmes et une stratégie visant à améliorer les performances des élèves. Ceci mène en fin de compte à une transition : *les enseignants n'ont plus à se contenter de suivre la politique générale et les décisions organisationnelles en agissant conformément aux décisions ad-*





Carrefour lors d'une rencontre nationale aux Philippines

ministratives venues d'en haut, mais se retrouvent dans un contexte où ils peuvent être plus dynamiques, entreprenants, innovants et en confiance.

L'autonomie de l'école donne au chef d'établissement, aux enseignants et aux partenaires dans l'école et dans la communauté, la flexibilité, l'autonomie, la responsabilité pour gérer et organiser les changements. Les enseignants ont en général un désir très fort de participer aux prises de décision qui ont des conséquences sur leur travail dans la classe. *Cela devient une opportunité à la fois pour les enseignants et pour les élèves d'expérimenter des liens affectifs forts créant un sens de la communauté.* Que ce soit dans les réseaux enseignants, les groupes d'étude, les équipes éducatives, ou les écoles de formation professionnelle, l'accent est mis sur *la création d'une communauté d'élèves où l'enseignement de façon isolée et le tutorat individuel cèdent la place à la collaboration et à la coopération à l'échelle de l'école.*

Pour bien préciser ma pensée, voici des exemples de deux équipes éducatives ayant expérimenté ce processus d'apprentissage avec gestion autonome locale. Dans les deux cas, la collégialité a joué un rôle significatif dans ces apprentissages. Il est intéressant de constater que parmi les enseignants concernés, on comptait deux professeurs expérimentés et six débutants, deux catégories que les services de formation du personnel cherchent régulièrement à toucher. Dans les deux cas pourtant, ce sont les enseignants eux-mêmes qui ont recherché des possibilités de développement. L'expérience fut si enrichissante en tant que telle qu'ils travaillèrent volontiers pendant de nombreuses soirées et week-ends pour y participer.

Ces exemples contredisent l'idée reçue que nouveaux et anciens enseignants sont moins capables de développement professionnel, soit parce qu'ils "manquent d'expérience et de connaissances pédagogiques" pour les uns, ou parce qu'ils "sont en bout de course et trop marqués

par leurs habitudes" pour les autres. Nous avons constaté que ce type d'action permet aux éducateurs de mieux saisir en quoi cette collégialité peut être cruciale pour acquérir leur compétence professionnelle à différents stades de leur carrière. Nous affirmons que les enseignants peuvent être la meilleure et la plus utile source de connaissances en pédagogie ; ceux qui espèrent comprendre l'enseignement doivent à un moment donné se tourner vers les enseignants eux-mêmes.

À partir de ces principes de gestion autonome des écoles, et d'amélioration de la formation des enseignants, la relation évolutive qui s'est créée entre eux leur a permis de s'engager dans une recherche et une réflexion autonomes, en s'assurant d'un soutien didactique mutuel. L'esprit d'équipe a grandi lentement mais sûrement, au fur et à mesure qu'ils ont trouvé le résultat « *rassurant pour eux-mêmes et fructueux pour leurs élèves* ».

Le développement d'une culture collégiale et collaborative, parmi les professeurs et les chefs d'établissements, est un des plus puissants moyens pour améliorer la qualité de l'enseignement ; et les enseignants doivent pouvoir bénéficier de la même culture collaborative que dans les autres professions hautement performantes.

Carmencita Suplido
Philippines

Traduction Pascal Mondouet

Extrait du n° 79 d'Entre-Nous, bulletin international des Équipes Enseignantes dans le monde.

Avec l'aimable autorisation de Dialogue et Coopération



L'attention aux pauvres

Échos du Bureau International 2016

Le Bureau International¹ réuni au local des "Chrétiens dans l'Enseignement Public" du 15 au 28 juillet 2016 était composé de :

- Irène Yamba (Togo), coordinatrice d'Afrique,
- Rosalinda Francia (Philippines), coordinatrice d'Asie,
- Marie del Carmen Murillo (Équateur) coordinatrice d'Amérique latine,
- Suzanne Cahen et Paulette Molinier (Conseil d'Administration de Dialogue et Coopération²),
- Pierre Riouffrait, prêtre natif de Haute-Loire et vivant depuis de nombreuses années en Amérique latine, actuellement en Équateur, accompagnateur du Bureau International,
- et, pour l'Europe certains jours, Gabrielle Gaspard ou Évelyne Couteux (représentante de CdEP au Conseil d'Administration du CCFD-Terre Solidaire).

Les membres du Bureau International ont noté que leur participation comme leurs apports étaient traversés par les événements récents qui ont touché plusieurs pays. De nombreux messages de soutien ont été reçus en raison des attentats perpétrés en France.

À partir des apports des continents concernant la géopolitique, nous avons réfléchi et retiré des convergences : néolibéralisme dans tous les domaines, contraste entre croissance et pauvreté dans de nombreux pays, développement industriel qui seul ne permet pas d'éradiquer la pauvreté, conséquences de la chute du prix du pétrole et d'autres matières pre-

mières, réformes fiscales et lutte contre les paradis fiscaux, poids des blocs multinationaux, fondamentalismes, disfonctionnement dans certaines actions mises en place (par exemple, pour la réduction de CO2, certains pays payent pour avoir le droit de polluer).

différents selon les pays. Nous avons noté que l'objectif commun reste l'attention aux pauvres, la Parole de Dieu et la présence du Royaume dans notre monde.

Pour tous, les Équipes sont une grande richesse, elles sont lieux d'échange et de partage. Dans



Photo Suzanne Cahen

Cependant des raisons d'espérer ont été soulignées avec des avancées : élections africaines, COP 21, position de l'Inde par rapport aux pauvres, paradis fiscaux dénoncés... Nous avons ressenti le besoin de mettre l'accent sur les actions positives possibles, plutôt que sur les généralités géopolitiques, et souligné la nécessité d'actions concrètes, graduelles et à long terme.

Nous avons partagé sur la vie des Équipes Enseignantes, l'Église et l'Éducation. Pour l'Église, la diversité entre continents montre la variété et la richesse de nos cultures. Le lien à l'Église institution est très différent selon les pays, comme les manières d'exprimer la foi des populations et leur engagement dans la société sont très

certaines continents elles sont des lieux de formation et/ou d'entraide pédagogique et peuvent aussi fournir une formation religieuse. Les engagements dans le monde sont divers, ils concernent la paix, la solidarité, l'environnement...

Dans le domaine de l'éducation, de nombreuses convergences ont été notées dont :

- l'éducation de plus en plus "commercialisée" : qualifications, besoins du marché, perspectives économiques et emploi..., au détriment des valeurs humaines ;
- les réformes éducatives se succèdent à des rythmes ne permettant pas une réelle évaluation des précédentes ;



- l'évaluation des élèves et des enseignants pèse sur leur vie et leur travail, sans qu'on puisse dire qu'elle aide les personnes à être plus efficaces ;

- la formation initiale et continue des enseignants en relation avec les réformes n'est pas accompagnée des moyens nécessaires ;

- les technologies numériques ne résolvent qu'en partie les difficultés rencontrées par les personnes.

Parmi les avancées : développement du préscolaire, mobilisation plus large des citoyens malgré la diminution des syndicats, travaux des centres de recherche sur l'éducation, souci des dimensions culturelles et sociales dans l'éducation porté par des gouvernements progressistes.

Pour tenir compte des moyens humains et financiers dont dispose Dialogue et Coopération, décision a été prise de mettre en place une façon autre de travailler. Ainsi, la rencontre à Paris en 2017 sera remplacée par des échanges par Internet.

Ce Bureau International présente un nouveau visage pour l'avenir. Chacun, dans l'amitié et la confiance, a contribué à préparer la réflexion et la confection d'outils pouvant faciliter des relations fraternelles entre les continents et avec Dialogue et Coopération.

Paulette Molinier et
Suzanne Cahen

1/ Bureau International des Équipes Enseignantes dans le monde : représentants élus des éducateurs chrétiens qui travaillent dans l'école publique de leur pays et qui se retrouvent en équipes de réflexion où ils pratiquent la révision de vie.

2/ Dialogue et Coopération maintient le lien entre les enseignants chrétiens de France et leurs collègues des cinq continents.

Le compte-rendu complet de la rencontre peut être lu dans le bulletin Entre-Nous de Dialogue et Coopération et sur le site de CdEP, dans la rubrique "Dans le monde/dialogue et coopération".

Marseille et la Méditerranée

Rencontre franco-allemande



Photo Benoît Petit

Pour la 60^e fois (depuis la première rencontre à Blois) des membres du groupe d'enseignants franco-allemands se retrouvaient pour leur rencontre annuelle. Cette année à Marseille le thème "la Méditerranée" avait motivé une cinquantaine de personnes de trois générations avec quelques-uns des initiateurs de ces rencontres (notre aînée de 81 ans) ; quelques adolescent/e/s et la plus jeune (la petite Ada - 5 ans) promettent une prochaine relève.

Nous étions hébergés dans une grande maison appartenant au diocèse dans le quartier Roucas-Blanc proche de la mer.

Une personne travaillant aux urgences et l'ancien recteur de l'Institut catholique nous ont présenté Marseille : une ville qui organise le "vivre ensemble", qui fut "capitale européenne de la culture" en 2013 et qui a bien profité des finances de l'Europe.

Les apports substantiels (en français et allemand) sur les questions historiques et d'actualité ont couvert un large éventail de sujets et ont permis des échanges formels et informels à travers un large éventail de sujet : *l'aspect écologique, les plantes de la Méditerranée, la rencontre des cultures et des langues, "La tante Claire et la nostalgie des Teutons, le tourisme méditerranéen", les réfugiés et les migrants, la Méditerranée c'est Braudel, de Paul de Tarse au Pape François, citoyenneté et laïcité...*

Les exposés et questions d'actualité, ont été complétés par la visite de la ville (Notre-Dame de la Garde, la basilique St Victor et le MUCEM) et par des activités de loisir en commun.

La prochaine session aura lieu en Allemagne, près de Spire, sur le thème de la forêt.

Benoît Petit
Août 2016



Identité et vivre-ensemble

FEEC-SIESC¹ 2016 : Roumanie Cluj

Nouvelle rencontre de la FEEC-SIESC pour une cinquantaine de collègues de dix pays d'Europe pour la première fois en Roumanie, pour découvrir une partie du pays, la Transylvanie avec un thème approprié à la région : **Identité et vivre ensemble : éduquer à la diversité/pluralité**. À Cluj nous sommes accueillis magnifiquement dans un centre jésuite construit après la chute du communisme, par un prêtre, un frère jésuite et deux sœurs, quatre personnes disponibles avec un sourire rayonnant. Les collègues de l'AGRU, organisation roumaine de laïcs gréco-catholiques, se montrent très organisés et disponibles.

L'Église gréco-catholique compte environ 160 300 fidèles tandis que l'Église orthodoxe majoritaire en compte 16 367 270. Nous avons l'occasion de découvrir cette Église et son histoire lors d'une conférence et lors de la célébration du dimanche matin dans une paroisse de la ville. Le rite est celui de Saint Jean Chrysostome. Nous découvrons également les persécutions qu'a subies cette Église sous le communisme en visitant le **Mémorial des victimes du communisme et de la Résistance de Sighet**, à la frontière avec l'Ukraine. Sous le communisme les douze évêques gréco-catholiques ont refusé de rejoindre l'Église orthodoxe et en conséquence ils furent emprisonnés comme de nombreux prêtres. Certains moururent en détention ou en résidence surveillée. La visite du Mémorial, dans le lieu de la prison de Sighet, nous rappelle les abominations commises par le communisme envers ses adversaires. Nous avons la chance d'être guidés par un prêtre gréco-

catholique dont le père a été dans cette prison et dans d'autres pendant seize ans. Un autre prêtre nous accompagne, lui aussi fils d'un ancien prisonnier. À la fin de la visite nous prions dans la chapelle en mémoire de toutes ces victimes, pour le père Jacques Hamel, tué la veille alors qu'il célébrait la messe près de Rouen et pour toutes les victimes de la barbarie dans le monde.

Les conférences sont toutes très intéressantes. Nous avons d'abord un aperçu de **L'architecture religieuse roumaine entre l'Orient et l'Occident, réflexions sur un milieu varié** le premier jour où nous percevons la place qu'occupe la Roumanie dans l'Europe, à cheval sur plusieurs cultures. Nous retrouvons cette diversité/unité dans les églises que nous visitons à Cluj. Il est parfois difficile de faire la distinction entre les églises orthodoxes ou catholiques de l'extérieur. Comme nous l'a dit le Président de l'AGRU le premier soir, Cluj est un bon exemple du thème de la rencontre : sur un même boulevard se trouvent deux églises Saint-Michel sur la transfiguration : une romano catholique et une orthodoxe avec des mosaïques faites par Rupnik, jésuite slovène que nous avons rencontré lors de la rencontre à Kranj.

La deuxième conférence faite par le provincial des jésuites en Roumanie a toute sa place dans le SIESC : **L'éducation en temps de crise**. Le père Talos propose quelques pistes de réflexion sur ce thème et il nous laisse cette phrase : *"Aujourd'hui nous avons perdu l'attention aux autres, à soi et à la prière"*. La troisième conférence d'une enseignante universi-

taire : **Le multilinguisme entre globalisation et tolérance** parle de l'enseignement des langues et de la place des langues avec des exemples précis et des sites internet. La dernière conférence nous expose, comme déjà évoqué, "l'évolution historique de l'Église gréco-catholique de Roumanie".

Nos **groupes de travail linguistiques** nous permettent comme toujours d'échanger entre participants de quatre ou cinq pays différents, ce qui est une richesse. Malheureusement cette année peu de collègues des pays de l'Europe du Centre et de l'Est sont venus. Seuls sont présents des Slovènes et des Roumains. Dommage !

Comme toujours nous quittons cette rencontre fatigués mais les yeux pleins d'images et le cœur rempli de joie après tous ces moments partagés, ces conversations en différentes langues. Nous nous retrouverons **l'année prochaine en France, à Vichy**. Un groupe de CdEP a déjà commencé la préparation. Il nous faudra faire aussi bien que les Roumains, ce qui n'est pas facile !

Catherine Le Coz
Grenoble

1/ Fédération Européenne d'Enseignants Chrétiens



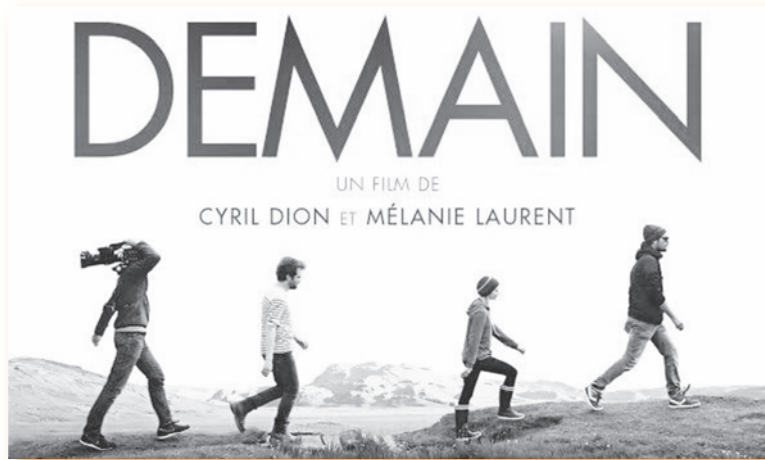
Photo Sylvie Paquet



“Vivre ensemble” aujourd’hui et demain

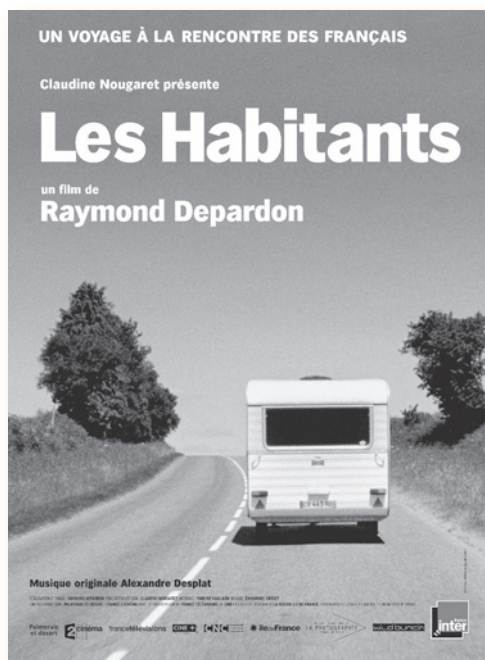
Les cinéastes du collectif et du “vivre ensemble” sont souvent ceux qui revendiquent le plus ouvertement leur étiquette “gauchiste” : Ken Loach en Angleterre, Robert Guédiguian en France. À l’opposé (cinématographique et pas nécessairement politique), Nanni Moretti s’exclamait dans un de ses premiers films (dont c’est d’ailleurs le titre) : “*Je suis un autarcique*” ! La fiction met plus volontiers en avant des héros individuels que des collectivités. Évoquons donc plutôt ici deux documentaires récents qui, de manière très différente, dessinent un portrait de la France et du monde tel qu’ils (ne) vont (pas).

Dans *Les Habitants*, Raymond Depardon, parcourt la France en caravane. À chacune de ses étapes, il y invite divers “couples” (amis, amoureux, parent/enfant,



toutes les configurations sont possibles) à dialoguer devant sa caméra, sans jamais intervenir lui-même. On y entend parler de la pluie et du mauvais temps, mais surtout du présent et de ses incertitudes. On y voit des jeunes en galère, des anciens désabusés, des couples en crise, des parents inquiets pour l’avenir de leurs enfants. On y entend parler d’amour aussi, un peu, mais aucune discussion ou presque ne porte sur la vie sociale, politique, sur la société au delà du petit cercle des intimes. Les utopies ont depuis longtemps déserté les esprits, l’avenir ne fait pas rêver. Peut-être est-ce dû en partie au dispositif : cette caravane rétro propice au repli et à la nostalgie, ces conversations non dirigées entamées dans la rue. Cette France des régions en panne d’espoir.

C’est tout le contraire qui transparaît dans *Demain*. Le constat de départ est pourtant encore plus inquiétant, puisqu’il porte sur les dérèglements écologiques multiples qui menacent la planète, et à terme la survie même de l’humanité. Mais le ton, ici, est délibérément, à défaut d’être optimiste, disons “proactif”. L’objectif est de mettre en évidence, aux quatre coins du monde, des organisations collectives qui vont dans le bon sens : jardins urbains gérés par des communautés, fermes bio, usines qui recyclent tous leurs déchets, systèmes de monnaies et d’échanges locaux, écoles de rue... La liste est assez hétéroclite mais les bonnes pratiques partagent de nombreux traits communs : privilégier le “fait-maison” aux solutions industrielles toutes prêtes, le local sur l’importé, le collectif sur les replis individuels. Est-ce de cela que demain sera fait ? En tout cas, ce futur-là donne plus envie que celui qui s’entend dans les conversations de la caravane. Mais il reste à construire...



I. Tellier
Paris



MURMURES À LA JEUNESSE
Taubira, Christiane
Philippe Rey éd., 2016

Ce livre de la ministre de la Justice qui a démissionné n'est pas un chuchotement mais un cri, un avertissement. L'ancienne Garde des Sceaux publie ses convictions qu'elle veut transmettre, avec son expérience, aux générations futures. Après les drames qu'a vécus la France en 2015, comment empêcher que le monde se défasse devant la *“stratégie atroce et la mentalité de forbans”* de ce terrorisme *“tentaculaire... qui se moque des frontières, des langues, des cultures, des ancrages, des parentés, des destinées”* ?

L'affirmation des droits et la défense de la République demandent de l'imagination mais aussi un travail de mémoire, appelant l'histoire et l'actualité. Nos instruments sont obsolètes : la peine de mort et la déchéance de nationalité, mais la France se doit de respecter ses principes et les conventions qu'elle a signées, elle ne peut fabriquer des apatrides ni produire des effets collatéraux. Ni prendre des mesures d'exception, ni efficaces, ni crédibles.

“La République laïque a pris ses distances d'avec les religions. Sans les récuser”. Elle affirme dans la Constitution respecter toutes les croyances, elle permet la liberté de conscience. Mais la République a du mal *“à être mieux qu'une incantation, plus qu'un totem, à se décliner sur tous les territoires, dans le quotidien, l'ordinaire et même l'extraordinaire de chaque citoyen”*.

Que signifie la nationalité ? Elle dit qui est dedans, qui est dehors. Ceux qui sont dehors ne sont ni adversaires ni ennemis par essence. Ils peuvent le devenir par choix. Les injustices insupportables sont celles qui émanent des inégalités d'accès à l'éducation, aux soins, à l'emploi, à la culture, au droit, à la mobilité, aux responsabilités, celles qui poussent sur les désordres d'une solidarité défaillante et d'une inéquitable répartition des sacrifices et des richesses. Ces injustices doivent être combattues sans répit.



Le vivre ensemble ? C'est faire la différence entre la sûreté, prescrite par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen comme un droit naturel et imprescriptible, et la sécurité. Celle-ci en fait partie, elle doit être assurée par des politiques publiques préventives et répressives adaptées et efficaces.

Le peuple de France, en ce 11 janvier a failli vaciller mais *“il a écrit des éclats de poèmes, cueilli*

ou acheté des fleurs...” Le vendredi 13 novembre l'a sidéré plus encore, mais il a montré sa résilience et la puissance de riposte.

“Tandis que la jeunesse se révèle, les vocations émergent et les candidatures affluent pour accomplir un service civique, intégrer la police, servir dans l'armée”. Ces jeunes veulent prendre leur part dans la protection d'un pays en danger, *“ils savent les trésors de l'altérité et l'inanité du rejet d'autrui. Les exceptions, probables, n'y changent rien”*. Appartenir à un peuple oblige. Oblige à connaître sa force, à se savoir partie d'un tout de grande vitalité, insolite et coriace... À ne pas détalier devant la complexité des choses...

Ce livre n'est pas sans parti pris quand il fait l'apologie de *“la Gauche”*. Celle-ci ferait *“la différence entre le nationalisme, crispé, soupçonneux, souvent haineux, voyant et traquant des ennemis partout, au-dehors au-dedans, et le patriotisme qui consiste à exprimer son attachement à son pays pour ce qu'il est et pour la part qu'il prend à hauteur du monde”*.

La militante d'Outre-mer convoque plus de 80 auteurs (mais ils sont évoqués plus que cités, comme la lettre de 126 savants musulmans) et une vingtaine de poètes ou de chanteurs. Cela suppose une grande culture et on souhaiterait un peu plus de précisions ou de références.

Benoît Petit



PAROLE D'ÉVANGILE, PAROLE TRAHIE ?

Jean Bescond, éd. Golias, 2016, 230 p., 16 €.



Les enseignants de français et langues vivantes (anglais,...) et de langues anciennes (grec, latin) ainsi que tous les chercheurs sur les Évangiles et l'ensemble du Nouveau Testament apprécieront bien cette étude comparative critique. Depuis des années, Jean Bescond, laïc breton, travaille sur la Parole de Dieu, et a publié sa propre traduction : *Le Nouveau Testament en vers et versets* (éd. Golias, 2010), puis *La Bible en vers* (2013), ainsi qu'une histoire des traductions de la Bible : *Ainsi cheminèrent les papyrus de la Bonne Nouvelle* (2011). C'est le fruit de son expérience qu'il développe ici avec, en sous-titre, ses *144 raisons de douter*, douter des traductions disponibles, 144 étant un chiffre symbolique (Apoc. 21,17). Passant en revue l'ensemble du *Nouveau Testament*, l'auteur compare neuf traductions connues, catholiques, protestantes, œcuméniques : *Bible Bayard*, *Bible de Jérusalem*, *Segond* (ancienne version et la nouvelle), *la traduction*

œcuménique *TOB*, en Français courant, et, en anglais, *la King James version* (et sa nouvelle version), *la New International version*, ainsi que le texte latin de la *Vulgate*, et sa propre *Bible en vers*. Avec patience et minutie, J. Bescond relève quatre types de "trahison" du texte original. D'abord, des nuances ignorées : gallicismes, ironie, mot juste, contexte. Puis les contresens dus au mot qui ne convient pas, à la recherche intempestive d'un nouveau vocabulaire, au mauvais exemple, parfois, de la *Vulgate*, aux erreurs à répétition, aux erreurs grammaticales, les mots-charnières affaiblis... Et encore les erreurs flagrantes : sens incomplet, mots mal traduits, et non-sens... Enfin les incohérences : inconstances, incohérences répétées, oubli de parallèles dans le même verset, négligence du lien avec le verset précédent, décalage par rapport à l'ensemble du texte considéré.

Au passage, J. Bescond pointe les difficultés de vocabulaire, par exemple des affaiblissements de termes : 'envoyé' pour 'apôtre', 'souffle' (Bayard) pour 'Esprit', voire 'réveillé' pour 'ressuscité',... Et le choix d'une minuscule ou d'une majuscule : assemblée ou Assemblée (pour Église), esprit ou Esprit,... et les enjeux de la ponctuation. Chemin faisant, J. Bescond justifie les choix qu'il a faits dans sa propre traduction de la Bible, "traduction toujours perfectible", précise-t-il. À la fin, figurent deux utiles Index : des passages bibliques cités (*Évangiles*, *Actes*, *Épîtres*, *Apocalypse*), et un lexique grec et français. Une telle étude est un véritable guide des traductions bibliques et un "discours sur

la méthode" concernant l'art si délicat de la traduction. Elle appelle à la vigilance à la fois les traducteurs et les lecteurs. Sur cette base, il est intéressant d'analyser la nouvelle traduction officielle liturgique (2013) d'où sont tirés nos *Lectionnaires* maintenant en usage. Si l'auteur énumère bien des "manques de clarté, de logique et de cohérence" (p. 223), il se réjouit cependant de ce que ces manques n'altèrent pas le fond sur le plan de l'expression doctrinale de la foi. Il termine par ce souhait intense et priant, évoquant le Christ Exégète auprès des disciples d'Emmaüs : "*Puisse le Seigneur nous ouvrir à l'intelligence des Écrits !*" (Luc 24,45).

P. Pierre Fournier



Domenico Ghirlandaio (1449-1494)
Saint Jérôme à l'étude. On lui doit la traduction de la Bible de la Septante en latin, fin XV^e s.
Chiesa di Ognissanti, église de tous les Saints, Florence.

Appel, plus que jamais, à vivre l'Évangile !

Mercredi 27 juillet 2016, Michèle Lesquoy a réagi aux attentats de juillet. Son texte a été mis en ligne sur le site de l'association ainsi qu'un certain nombre d'autres réactions dont celle de Gérard Fischer, responsable du site. Ce texte est daté, mais il reste d'actualité en cette période de reprise de l'activité scolaire.

Les horribles attentats commis au nom de Daesh se multiplient à travers le monde. Notre pays vient d'être frappé par deux fois encore, à deux semaines d'intervalle : le 14 juillet, atroce attentat à Nice qui a fait plus de 80 victimes et plus encore de blessés, souvent des familles entières qui revenaient, joyeuses, du feu d'artifice, hier matin assassinat ignoble du père Hamel, qui officiait dans son église de Saint-Étienne-du-Rouvray.

Suite à de tels événements, nous sommes bien évidemment anéantis, révoltés, plongés dans l'effroi.

Comment résister alors à une telle barbarie ? Quelles armes employer contre ces hommes aveuglés par la violence et la divination de la mort ?

Opposons leur une cohésion solide, une véritable solidarité !

Les enseignants chrétiens que nous sommes avons plus que jamais la responsabilité d'éduquer nos élèves, c'est-à-dire de les faire grandir en savoir et en humanité. Témoignons-leur de la dignité de leur personne et proposons-leur le respect de la dignité humaine, de la tolérance, des valeurs républicaines et de ce à quoi elles engagent tout citoyen. Initiions-les à la pratique de l'esprit critique, du dialogue avec l'autre, si différent soit-il.

Bien évidemment, unis avec tous les chrétiens, les membres de CdEP répondront à l'appel du pape et de Monseigneur Pontier et prieront le vendredi 29 juillet pour le père Hamel et toutes les victimes de ces barbares.

Plus que jamais, apprenons à vivre l'Évangile, c'est-à-dire l'amour du prochain, tout particulièrement de nos frères musulmans.

Comme le soulignait Monseigneur Pontier, "l'ouverture des JMJ est la réponse à ce qui s'est passé ce matin".

Puisse le Seigneur nous aider à résister, à l'exemple des chrétiens d'Orient souvent martyrisés, à la peur et à la haine, et à garder, malgré tout, l'Espérance en un monde meilleur.

Bien fraternellement.

Michèle Lesquoy
présidente de CdEP
pour tous les membres
de l'association

**Rencontre Nationale de CdEP
29/30 avril 2017 à Issy-les-Moulineaux.**

Cette rencontre accompagnera l'Assemblée Générale annuelle de CdEP
Voir page 48, le thème choisi pour cette rencontre

Rencontre d'animation à Issy-les-Moulineaux

• Date : **du jeudi 20 au 22 octobre 2016** de midi à midi. C'est l'occasion pour l'association de réfléchir sur son fonctionnement

• Titre de la rencontre :

Recherche de sens et de spiritualité à l'école publique

• Le 21 octobre, **M^{me} Nicole Le Maître**, professeure d'histoire moderne (1989-2010) à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, interviendra en réponse à la question suivante :

“Comment en accompagnant des étudiants, a-t-elle pu être témoin d'une certaine spiritualité... en enseignant dans un cadre laïc ?”.

• Elle est membre du Centre de recherches en histoire moderne (CRHM). co-auteur de “l'Histoire des curés” avec Jean Delumeau.

Pour préparer la rencontre, un questionnaire intitulé

Une place pour la spiritualité à l'école publique ?

sera envoyé à l'automne.

Des dates à retenir
dès maintenant

CdEP partenaire des Semaines Sociales sur l'Éducation

Samedi 19 novembre 2016

→ Trois conférences à plusieurs voix :

- **Quelles finalités pour l'éducation aujourd'hui ?**
- **Les défis actuels de l'éducation** (avec, notamment, Édith Tartar-Goddet de l'Ap2e)
- **La réalité des alliances éducatives**

→ Un forum pour proposer, échanger, expérimenter à propos de l'éducation. Chaque participant compose son programme “à la carte”, en mêlant :

- **Ateliers-agera** : présentation et mise en débat des propositions pour l'éducation élaborées sur la plateforme collaborative des SSF. **CdEP soutient particulièrement** : il est important aujourd'hui que des croyants s'inscrivent dans une école qui ne soit pas une école confessionnelle.

• **Ateliers-expérimentation** avec des associations partenaires : pour découvrir des outils, des bonnes pratiques et des expériences innovantes sur l'éducation. (CdEP propose un atelier sur la charte de la laïcité, animé par Bernard Lepage.)

• **Conversations avec des acteurs de l'éducation**, experts ou praticiens. (CdEP propose de découvrir le Fil Continu, dispositif d'accompagnement de collégiens exclus temporairement de leur établissement et, avec le réseau éducation sans frontières des Bouches du Rhône, un atelier “à l'école et sans papiers”.

Dimanche 20 novembre 2016

- Célébration eucharistique
- Propositions pour l'éducation et dialogue avec le monde politique
- Conférence : Renouveler le pacte éducatif

Le corps et l'École

Le Conseil d'administration de CdEP a décidé que la rencontre nationale 2017 (voir page 46) aurait comme sujet "Le corps et l'École". Deux aspects de cette question sont mis en avant : le corps support de l'unité de la personne, et support de la communication entre les personnes. Pour lancer l'échange, nous sommes allés interviewer une enseignante d'Éducation Physique et Sportive qui va faire sa huitième rentrée... pour la première fois dans le même établissement que l'année précédente.

Tu as enseigné en collège et en lycée, ZEP et non-ZEP, que peux-tu nous dire de la prise en compte dans tes cours des questions liées au corps ?

Dans la majorité des cas en 6^e et en 5^e, les élèves ne sont pas très regardants de leur corps et du corps des autres. Ils aiment en règle générale pratiquer l'EPS, même s'ils sont en surpoids, cela correspond à un besoin de se dépenser. Ils pratiquent volontiers des activités de contact, même dans le cas de groupes mixtes : l'initiation au rugby dans des équipes mixtes fonctionne bien en 6^e. À partir de la 4^e, surtout pour les filles, la place du corps devient centrale. Avant tout, pour chacune, il s'agit d'être mieux. Comme femme, et femme jeune, je suis interrogée sur la manière de soigner mon corps, de garder un ventre plat... Les filles de la 4^e à la 1^{ère} sont souvent intéressées par la perte de poids. Certaines sont désireuses de pratiquer du fitness dans ou à l'extérieur de l'établissement. La forme physique du prof leur paraît motivante, et c'est pourquoi je m'efforce de pratiquer le plus possible avec mes élèves ; en lycée professionnel, l'engagement du prof dans les activités est capital. Petit à petit, les garçons veulent apparaître "bien"

aux yeux des filles et cherchent à sculpter leur corps. Je propose toujours des activités mixtes, mais ne les impose jamais : lors d'un cours il se peut que se constituent des équipes mixtes, et d'autres qui ne le sont pas. Dans certaines classes, la mixité fonctionne, dans d'autres cela ne marche pas. En 4^e, quand les filles la souhaitent, c'est pour montrer leur force. Les garçons en ont un peu peur ! (En 5^e, pour les garçons, les filles c'est *beurk* !) Pour faire fonctionner la mixité dans les activités, on passe du corps à corps (rugby, lutte) à des activités avec moins de contact comme l'accrosport ou la danse. Parfois en



3^e, la mixité des groupes d'activité se fait naturellement. Les premiers couples filles-garçons, commencent d'ailleurs à se former avec les premiers émois. Il leur arrive d'aborder ce sujet avec moi. Les relations sexuelles ne commencent pas vraiment pour la majorité des élèves au collège, mais au lycée. Les garçons ont globalement moins de problèmes de surpoids que les filles, et font plus de sport à l'extérieur de l'école, les parents leur payant plus volontiers qu'aux filles ces activités sportives... Globalement les questions de surpoids touchent plus les élèves de ZEP que les autres, cela en lien avec leur équilibre alimentaire...



Je suis témoin d'une très grande diversité dans la manière de communiquer avec son corps. En 6^e, il y a des contacts physiques entre les jeunes d'un même sexe, surtout entre filles. Les garçons et les filles n'utilisent pas la bise mais des salutations rituelles, les checks*, entre garçons surtout. Ensuite apparaissent des contacts entre filles et garçons.

Ce que tu fais en Éducation Physique et Sportive autour de l'importance du corps est-il en relation avec ce qui se fait dans les autres cours ?

J'ai vécu cette année une situation difficile : une élève n'est pas venue en EPS, car elle avait honte de son corps. Elle était forte, mais pas obèse, une fille gentille. Pendant la demi-journée où j'avais cours avec elle, elle restait cachée dans sa cage d'escalier, en manquant aussi les autres cours. Après de multiples échanges (Infirmière, médecin, chef d'établissement, collègues), j'ai accepté qu'elle ne vienne pas en cours d'EPS à condition de venir dans les autres cours de la demi-journée. En fait cela n'a pas fonctionné, le décrochage s'est amplifié dans d'autres matières. Sa honte d'elle-même était un symptôme (difficultés familiales, mère qui repart au pays). Les professeurs d'EPS peuvent aussi aider à réguler des questions vestimentaires, et en parler avec les élèves : « Venir en jogging à l'école, c'est trop moche, c'est la honte ! » Eh bien on propose des changements de tenue avant et après le cours...

Je suis engagée dans une activité Mathématiques-EPS. On travaille avec le professeur de mathématiques sur le demi-fond.



Chacun réalise sa courbe de performance, et essaie de la faire évoluer en se fixant des objectifs. *Ne pars pas trop vite*, voilà un conseil qui donne une physionomie à la courbe ! C'est à la fois l'activité physique qui devient intelligible, et l'outil mathématique qui prend du sens. On réalise des enquêtes statistiques sur l'ensemble de la classe.

Il me semble que l'enseignant d'EPS doit avoir comme mission de mettre les élèves en confiance. Le ludique n'est pas l'opposé du travail. On a la chance de partir avec un a priori positif : la majorité des élèves adorent venir en EPS, qu'on soit en ZEP ou ailleurs. À nous de ne pas les décourager de l'école !

Tu crois donc que la mise en œuvre de l'activité corporelle est bénéfique aux élèves ?

J'ai la passion de l'activité physique, car elle lie effort et plaisir. C'est cela que j'essaie de faire partager aux élèves. Psychologiquement l'activité physique permet d'avoir un contrôle, une maîtrise du corps. Il y a là la possibilité pour des élèves d'acquérir un équilibre de vie. À travers la manière de soigner son corps, il y a en même temps la volonté de se plaire à soi-même, et de plaire aux autres. Ces deux éléments, leur équilibre, sont essentiels pour la vie personnelle et pour la vie sociale.

Les valeurs partagées dans les sports collectifs contribuent à leur tour à cette vie sociale. Plus tard, il y aura d'autres défis, à faire également partager à mes élèves : je suis convaincue qu'on peut vieillir et s'efforcer de rester en forme physiquement.

C.K.

Collège REP 69100

**On peut lire l'origine de ce geste sur Comment le "check" s'est imposé dans la vie de tous les jours, sur le site www.francetvinfo.fr/monde (23 avr. 2015).*

**Rencontre Nationale de CdEP
29/30 avril 2017
à Issy-les-Moulineaux.**

La guérison du paralytique par Jésus

de Quentin Varin

L'église St Louis de Fontainebleau abrite depuis 1624 cette grande toile (343 x 260 cm) de Quentin Varin (1570-1626), un peintre profondément marqué par Michel-Ange et le maniérisme italien. Elle était sur le maître-autel, mais déjà décriée au XVII^e siècle pour ses nudités, elle y fut remplacée en 1840, et se trouve maintenant dans le transept nord.

Ce grand tableau s'inspire du récit de la guérison du paralytique, selon Jean ch. 5 et met en scène le v. 8 : *"Jésus lui dit : 'Lève-toi, prends ton grabat et marche'. – Et aussitôt l'homme fut guéri ; il prit son grabat et il marchait"*. Le peintre se veut fidèle au reste du texte, à la foule présente : *"[Là] gisait une multitude d'infirmes..."*, et à la pratique ancienne qui consistait à descendre un malade dans la piscine *"lorsque l'eau était agitée"*, pour qu'il soit guéri.

Dans cette composition structurée par des cadres rigides, le peintre met tous ses personnages en mouvement, mais il les organise selon deux cercles concentriques.

Le premier cercle, qui occupe le plan central et toute la largeur du tableau, est dynamisé par deux mouvements. À gauche celui du paralytique qui se lève d'un bond, il avance sans regarder personne, et à droite le mouvement de Jésus dont le bras tendu explique le surgissement miraculeux du paralytique. On reconnaît, dans ce geste générateur de vie, celui de Dieu donnant vie à Adam, dans la fresque de la Sixtine. Le cercle se ferme en bas avec des malades allongés et écrasés qui semblent n'être que des faire-valoir, par rapport à la puissance du paralysé bondissant. À l'intérieur de ce

grand cercle, on en distingue un autre, plus petit et situé en arrière plan : un homme allongé est soutenu par deux autres, qui le descendent dans la piscine afin qu'il soit guéri dès le bouillonnement miraculeux de l'eau.

Je voudrais proposer une interprétation mettant en relation tous les plans et tous les personnages.

Si le geste de Jésus renvoie à la Création, le mouvement du paralytique renvoie à la Résurrection : il se lève en tenant son grabat, mais le peintre le fait surgir d'un coffre qui ressemble à un sarcophage. Il n'est pas seulement guéri d'une infirmité mais créé à nouveau, relevé de son tombeau, ce qui est le sens originel du mot "ressuscité". Et Jésus, vêtu du bleu du Ciel, est la Parole de Dieu.

L'interprétation du premier plan est plus délicate. À droite on voit un enfant et une femme, elle est certes peu féminine mais bien dans la tradition de Michel-Ange. Cette femme est en position d'accouchement, mais l'enfant est trop grand pour être un nouveau-né ; par contre il reproduit exactement les gestes du paralytique guéri, et surtout il semble plus rentrer dans le sein de sa mère qu'en sortir. Cela renvoie à la parole de Jésus à Nicodème : *"À moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le Royaume de Dieu. Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître, étant vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ?"* Jn, 3, 3-4. Par la parole salvatrice de Jésus, le paralytique est "re-né", et l'enfant qui en est l'image par les gestes, montre symboliquement cette renaissance en mimant la parole de Nicodème. Cette lecture est confir-

mée par le geste vertical du jeune disciple imberbe à côté de Jésus, l'apôtre Jean, l'auteur présumé de l'Évangile concerné. Toujours en bas, mais à gauche, un autre homme malade et prostré, regarde à la fois Jésus et l'enfant, et commence à s'agiter. Or cet homme a exactement la même tête que celle du paralytique : c'est son frère ; et la Parole de Jésus s'adresse à lui aussi, car la parole de Salut s'adresse à tout homme, tout homme est appelé à se relever, à ressusciter. Ce grand cercle de la Parole qui sauve, donne sens au petit cercle de l'homme plongé dans la piscine, car c'est par le baptême que les hommes sont désormais appelés au Salut.

La guérison du paralytique selon Jean, a été représentée par les plus grands peintres, mais ils choisissent soit le dialogue préalable entre Jésus et le malade, soit le moment où le paralytique guéri quitte la scène, jamais à ma connaissance, le moment du miracle lui-même. Et comme cette représentation du miracle est loin de certaines images pieuses ! Certes, l'arabesque des corps, la préciosité des attitudes et la forme des visages relèvent d'un certain maniérisme ; mais quelle force dans le mouvement de l'homme guéri et sauvé ! C'est elle qui nous est directement communiquée. Cette force, le paralysé la reçoit, nous la recevons, gratuitement, car cette guérison est la seule qui, dans les évangiles, ne soit pas demandée par le malade mais proposée par Jésus lui-même. Cette force, que l'homme avait accumulée pendant des années, il la libère, nous la libérons, pour aller de l'avant, sans regarder en arrière, mais en reconnaissant que Dieu agit.



La guérison du paralytique par Jésus - de Quentin Varin
Photographie : Serge Céruti

Le peintre a situé cette scène dans une belle architecture antique ; or, ce qui est surprenant, c'est que la piscine de Bethesda (ou Bézéthá) qui est décrite dans le texte comme étant proche de la "porte des Brebis", et dotée de cinq portiques, a bien existé et est

toujours visible : elle a été retrouvée tout près de l'église Sainte-Anne, au nord du mont du Temple. Or un temple proche, dédié à Esculape, suggère que des guérisons pouvaient être également attribuées à ce dieu. Jésus pourrait donc être ici un simple thau-

maturge ; mais le génie du peintre a montré que son action dépassait très largement le simple miracle de guérison, pour nous communiquer un message de foi en la vie nouvelle.

Serge Céruti



Comité de Rédaction :

Suzanne Cahen
Pierre Darnaud
Jean-Louis Gourdain
Chantal Guilbaud
Monique Judenne
Anne-Marie Marty

Mireille Nicault
Benoît Petit
Catherine Réalini
Marie-Inès Silicani
Édith Tartar Goddet
Isabelle Tellier
Jacqueline Xhaard-Bourdais

Collaborateurs :

Serge Céruti (iconographie)
G. Million, D. Thibaudeau, L. Louvel (dessins)
Tcho Picault, Françoise Pontuer (secrétariat)
Andrée Fabre, Paulette Molinier, Juliette Panek
(relecture)